

La linguistique urbaine en Union Soviétique

édité par Elena SIMONATO



Cahiers de l'ILSL, n° 39, 2014

Unil

UNIL | Université de Lausanne

La linguistique urbaine en Union Soviétique

Cahiers de l'ILSL N° 39, 2014

L'édition des actes de cette journée d'études a été rendue possible grâce à l'aide financière des organismes suivants :

- *Centre de Linguistique et des Sciences du Langage, UNIL*

Les racines et les ailes de la linguistique urbaine soviétique

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Cet ouvrage constitue les actes de la Journée d'études *La linguistique urbaine en URSS* organisée par la section de langues et civilisations slaves (actuellement section des langues slaves et de l'Asie du Sud) et le CRECLECO (Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale) le 18 octobre 2013 à l'Université de Lausanne, avec le soutien financier du Centre de linguistique et des sciences du langage.

Cette journée d'études avait pour but de réunir des chercheurs de cinq pays, la Suisse, la France, le Royaume-Uni, la Pologne et la Russie, autour d'un sujet qui passionnait les linguistes soviétiques des années 1920-1930, à savoir l'étude de la langue de la ville. A l'intérieur de ce sujet général, les communications des intervenants ont porté sur la koinè de la ville, le bilinguisme, les sociolectes d'une même ville en interaction, la différenciation linguistique entre ville et campagne, ainsi que sur l'argot portuaire ou encore le jargon des voleurs.

Les intervenants ont entrepris de suivre en détail comment la linguistique «urbaine» soviétique d'une part se place dans une tradition française représentée par Lazare Sainéan (1859-1934), et d'autre part, développe ses propres méthodes et styles de recherche, et inspire même toute une génération de linguistes, jusqu'à William Labov. C'est pour confronter les différentes études et angles de vue sur le sujet que la participation de spécialistes de cinq pays est nécessaire. Rappelons ici que la linguistique urbaine, ou la sociolinguistique urbaine, acquiert le droit de cité à partir d'un nom connu, celui de William Labov (*Language of a Inner City*, 1972). Les intervenants ont mis l'accent sur les activités de linguistes qui ont été aux premières loges de la mutation sociale de 1918 en Russie. Ceux qui ont fondé les branches de la linguistique appelées plus tard «dialectologie urbaine» et «sociolinguistique urbaine».

L' «AIR DU LIEU» DE SAINT-PÉTERSBOURG

Saint-Pétersbourg représente sans aucun doute un cas à part, constatait le linguiste Vasilij Černyšev (1867-1949). D'après les statistiques, en 1869, les Pétersbourgeois de souche y représentaient 15% de la population. Le reste de ses citoyens, c'était les sans-abris, les enfants illégitimes. Aussi, les interrogations suivantes viennent à l'esprit. Conçoit-on les caractéristiques propres au parler des Pétersbourgeois comme des déviations par rapport à la norme ? La langue littéraire doit-elle se fonder exclusivement sur le parler de Moscou ?

Le linguiste saint-pétersbourgeois Vladimir Kolesov, notre contemporain, attire l'attention sur l'importance de la ville de Saint-Pétersbourg-Petrograd-Leningrad. Dans sa monographie *Jazyk goroda* [‘La langue de la ville’] (1991), il écrit :

On croit qu'il n'y a pas si longtemps la capitale était peuplée non pas par une ethnie, mais par une population. Elle ne possédait pas de langue commune, mais différents dialectes, modes de parler [‘*rečenie*’] coexistaient... ‘Chaque couche de la société, – faisait remarquer l'écrivain P.D. Boborykin¹, – élabore son propre jargon, son mode de parler [‘*jazykovej obšod*’], sans lequel les contacts de tous les instants seraient trop compliqués... Ce phénomène est engendré non pas par des raisons d'origine morale, mais sociale’. La capitale montrait de façon évidente et claire combien les individus qui constituaient la population de l'Empire, parlaient des langues différentes. Ils pouvaient comprendre différemment même les mots russes de souche. (Kolesov, 1991, pp. 6-7)

Il n'est guère surprenant de constater que les premières études relevant de la linguistique urbaine aient porté sur les parlers de Petrograd. Leurs premières conclusions ont été résumées plus tard par V. Kolesov dans la formule suivante :

Chaque ville, surtout les grandes, diffère de toutes les autres par sa langue. Cependant, Pétersbourg-Petrograd-Leningrad possède ses caractéristiques propres qui la distinguent de toutes les autres villes de Russie. La grande majorité des villes russes sont des villes très anciennes, qui se sont formées sur la base de vieux bourgs de paysans. L'intégrité et la stabilité du parler populaire de Riazan' ou de Moscou sont dues à la tradition, parce qu'elles puisent leurs sources dans le parler populaire de ces régions. A Pétersbourg, au contraire, ont conflué spontanément des gens de différents territoires, qui y sont restés pour toujours. Ils étaient originaires de Smolensk, de Pskov, de Riazan'. Par la suite, la ville fut inondée par des Allemands, des Italiens, des Français, toutes sortes

¹ Dans de nombreuses sources de l'époque, l'écrivain Pjotr Boborykin était considéré comme «un peintre talentueux de la vie russe contemporaine». Ses travaux ont porté sur la vie et les mœurs des différentes couches sociales, notamment de l'intelligentsia russe. Voir Kolonickij, 2002.

de gens. De surcroît, on y trouvait un grand nombre de Finnois, de gens des pays baltes, d'individus venus des différentes provinces de l'Empire russe. C'est ainsi que par ses sources, la langue russe de Pétersbourg est très bigarrée. Elle n'avait pas de tradition fixe, elle devait la créer. (Kolesov, 1991, p. 7)

L'ADN DE LA LINGUISTIQUE URBAINE

Ce cheminement théorique ne s'est pas fait sans apport préalable des études précédentes. Celles-ci s'inscrivent dans la lignée de recherches que leurs auteurs qualifient de «linguistique sociale». Ainsi, dans une monographie écrite en 1928, Evgenij Polivanov (dont les recherches sont présentées dans le présent recueil) qualifie dans les termes suivants le contexte : «[à présent] s'exprime le plus fortement la fracture des courants dans le travail des linguistes russes, où notre science recherche de nouvelles voies sous le signe de la 'linguistique sociologique'» (Polivanov, 1928, pp. I-II).

Cette tâche, malgré son utopisme apparent, est bien plus simple à accomplir pour les linguistes russes que pour un linguiste en Occident, puisque c'est chez les linguistes russes de la période précédente – en premier lieu ceux de l'école de Baudouin de Courtenay – que l'élaboration des problèmes théoriques et méthodologiques dans la linguistique a avancé tellement qu'en Occident, au cours de cette dernière décennie se posent et se résolvent les problèmes qui ont depuis longtemps reçu une réponse complète. (Polivanov, 1928, pp. I-II)

La terminologie flotte encore un peu, mais on considère généralement la linguistique urbaine comme un cas particulier de la linguistique sociale, ou sociolinguistique. Polivanov brandit l'info comme un étendard : «c'est la discipline du futur proche dans la linguistique soviétique et mondiale» dans la mesure où elle «vise à satisfaire les interrogations du monde contemporain» (*Ibid.*).

LA COMPOSITION DU VOLUME

Tous les sujets trouvent leur place dans les articles qui composent ce volume.

Natalia Bichurina se penche sur l'évolution des études sociolinguistiques en URSS et dans la Russie contemporaine. Comment définit-on la différence entre la *Rossija šansona* ['la Russie de la variété?'] et la *Rossija ajfona* ['la Russie de l'iPhone']? Elle en dégage les tendances et les ouvrages clés, comme *Olbonskij jazyk* de Maxim Krongauz. Son article vise à reconstituer la communauté des idées qui relie la sociolinguistique contemporaine à la linguistique urbaine soviétique.

Irina Ivanova fait découvrir une des premières études dans le domaine de la linguistique urbaine, à savoir *Kak govorjat v Peterburge*

[‘Comment parle-t-on à Saint-Petersbourg ?’] de Vasilij Černyšev. Elle attire l’attention sur le fait que les études de la langue de la ville ont succédé aux études des dialectes parlés à la campagne. Ainsi, le parcours de Černyšev est dans ce sens symptomatique de tout chercheur et dialectologue de son temps.

Vladislav Rjéoutski a travaillé dans les archives d’André Mazon et a notamment étudié sa correspondance avec les intellectuels russes. Il a épluché sa correspondance, qui présente un témoignage unique de l’emploi du français par l’intelligentsia russe : Šaxmatov, Ol’denburg, Jakovlev, Ioffe, Bogoraz, en tout près de cent lettres. André Mazon présidait le Comité Français pour les relations avec la Russie.

Vladislava Reznik prête attention à un phénomène au premier abord paradoxal. Comment étudier la différenciation sociale dans la langue russe en réfutant la thèse de l’existence des groupes sociaux ? Sa contribution porte sur le parler des bas-fonds. Dans les années 1920 et au début des années 1930, voilà l’emploi du parler populaire être encouragé, vu que la langue littéraire doit être proche des parlers populaires. En même temps, le linguiste Georgij Vinokur appelle à s’adonner à la «culture de la langue».

Margarita Schönenberger nous fait découvrir les travaux consacrés au «usages oraux urbains» [‘*gorodskaja razgovornaja reč*’]. Elle décrit les points de vue des linguistes sur la place à assigner aux usages oraux des citoyens à l’intérieur du système de la langue russe.

Irina Thomières expose les résultats de ses analyses du *prostorečje* russe. Elle s’appuie sur la théorie d’Eleonor Rosch pour décrypter les fonctions du *prostorečje* dans les textes des années 1920 ainsi que dans les blagues.

Moi-même j’ai intitulé mon article «Les villes secrètes de Polivanov». J’y parle des différents usages langagiers que Polivanov observa dans les villes où il vécut : Riga, Smolensk, Petrograd, Tachkent. Enfin, un dernier article porte sur le phénomène du jargon dans les années 1920 et sur le discours sur le jargon dans la linguistique soviétique.

Pour compléter ce volume, nous avons choisi de traduire du russe en français un chapitre du livre *Jazyk goroda* [‘La langue de la ville’] de Vladimir Kolesov, paru en 1991 et réédité plusieurs fois depuis.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- KOLESOV Vladimir, 1991 : *Jazyk goroda* [‘La langue de la ville’], Moskva : Vysšaja škola.
- KOLONICKIJ Boris, 2002 : « Les identités de l’intelligentsia russe et l’anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe*, n° 43/4, pp. 606-616.
- LABOV William, 1972 : *Language of a Inner City. Studies in the Black English Vernacular*, Pennsylvania : University of Pennsylvania Press.
- POLIVANOV Evgenij, 1928 : « Predislovie » [‘Préface’], *Vvedenie v jazykoznanie dlja vostokovednyx vuzov*, Leningrad : Izdanie Leningradskogo Vostočnogo Instituta imeni A.S. Enukidze, pp. I-VI.

The Linguistics of the Lower Depths

Vladislava REZNIK
Varsovie

Abstract :

William Labov's 1960s research into urban dialects of New York's black ghetto was an important factor in ensuring a more democratic and inclusive approach to education in American schools. It did not only give rise to modern sociolinguistics but was also instrumental for policy makers and educational psychologists who admitted the language of the streets into American primary education curriculum. It has been argued, however, that similar research into social and, specifically, urban dialects was successfully carried out by Soviet linguists in the 1920s and early 30s, with direct relevance to literacy campaign and the development of universal schooling. Sometimes referred to as sociolinguistics *avant la lettre*, Soviet investigations into argot, professional, social dialects and jargons were conducted in a post-revolutionary atmosphere of upward social mobility and social inclusion. For the first time in the history of Russian linguistics, the official scholarship embraced a variety of substandard variants of the Russian language and gave a voice to the country's underprivileged classes. This article looks at the examples of sociolinguistic research by Soviet scholars, with particular reference to the educational policies and a broader programme of social legitimisation.

Key words : Sociolinguistics, social dialectology, language reforms, social dialects, argot, social inclusion.

INTRODUCTION

A hapless urban dialectologist in contemporary Russia may come under attack from different sides. Indeed, studying social dialects – including slang, jargon, argot, koine, taboo vocabulary and other sub-standard forms of language communication – can irk grammar Nazis and language purists, but can also fall on the wrong side of the law. In April, president Putin signed into law a Duma proposal to fight against obscene language [*'mat'*] in mass media. The use of *necenzurnaja bran'* [*'profane language'*] in print, on stage, cinema screen, television or online editions (even if only in users' comments) may now result in administrative offence charges and hefty fines. A still more treacherous research ground would be anything dealing with LGBT slang (a respectable subject of academic research elsewhere) – Russia's ambiguous gay propaganda law proscribes, *inter alia*, encouraging an interest in homosexual relations and publicising such information, which could potentially see Paul Baker, the author of *Polari – the Lost Language of Gay Men*, fined up to 100 thousand roubles, arrested and deported.

It does not require a Vladimir Zhirinovskiy (who commented on the obscene language law) to understand that language questions in today's Russia are as politically relevant as ever or, perhaps, even more so, as they do not only essentialise the country's cultural and social wars, but provide a comment on the general state of its democracy. The symbolic power of language makes it a useful tool in formulating the official policy on social inclusion/exclusion.

1. GIVE ME A VOICE : THE DEMOCRATIC ETHOS OF EARLY SOVIET SOCIOLINGUISTICS

William Labov's 1960s groundbreaking research into educational problems of children in urban ghetto schools attacked the educational psychologists' notion of verbal deprivation of children brought up in lower-class households, and criticised the institutionalised racism of American inner schools :

We came to the conclusion that there were big differences between black and white speech patterns, but that the main cause of reading failure was the symbolic devaluation of African American Vernacular English that was a part of the institutionalized racism of our society, and predicted educational failure for those who used it. (Labov, 1997)

With the help of empirical observation, interviewing and quantitative methods, Labov and his colleagues demonstrated that the seemingly

deficient language of the representatives of black street culture had an internal logic and was perfectly suitable for expressing abstract notions and complex concepts.



Image 1. Title page of Gorky's play *Na dne*¹.

Labov's laudable concerns have been set in parallel to Soviet linguistic research into social dialects of the 1920s and 1930s. What is known as «early Soviet sociolinguistics» emerged in the atmosphere of the «democratic and egalitarian Soviet language policy in the early years after the Revolution» (Brandist, 2003, p. 214). As the title of this paper suggests, people from the lower depths of city life (the English translation of Maxim Gorky's play *Na dne*) and the numerous ways they speak became an object of linguistic research. In Gorky's 1902 play the personages inhabit a dilapidated shelter, they are society's outcasts, the most destitute and dehumanised people – a thief, a tramp, an alcoholic actor, a prostitute, a gambler. The play was heavily censored before it was allowed on stage, with all rough and vulgar expressions' weeded out². In a sense, similarly to the isolation and depravity of the characters themselves, their speech was

¹ Ru.wikipedia.org, accessed on 08.02.2014.

² From Censor's report of 25 September 1902, accessed online at http://www.prosv.ru/ebooks/lib/68_Gorkii/9.html, on 26/9/2013.

considered a taboo in the Russian empire, a blemish on the literary language, which could make little way into literary works, let alone become an object of systematic scientific research. An explanation is, perhaps, required here. Brilliant lexicographic work was done by Vladimir Dal' in his famous *Dictionary of the Living Great Russian Language*, published between 1864 and 1868. It thoroughly reflected the lexical wealth of Russian social dialects and outlined the enormous field of language facts that constituted non-standard Russian varieties. They were also recorded by writers in literary works. Thus, for example, slang and prison argot started to appear in Russian literature from as early as the second half of the 17th century and was collected in a number of scholarly publications in the 19th century, such as Putilin's *Conventional language of St. Petersburg crooks* (1904) or Popov's *Dictionary of thieves' and prisoners' language* (1912).

A culmination of this trend came in the form of a 1908 dictionary of argot by Vasilij Traxtenberg (?-1940) which collated examples of criminal slang from various prisons in the Empire. Edited and prefaced by Jan Baudouin de Courtenay, the dictionary received a lot of publicity and set a model for all future publications of the kind. It was not, however, a mainstream scholarly work, what with its author known as a crook and *aférist*, who served a prison term for swindling and had a personal expertise of the language he described. Even Baudouin, in spite of his fame and authority, remained to a certain extent a marginalised figure, with his Polish origins and liberal political views, an interest in Esperanto or support for national minority languages. In fact, Baudouin's editions of Dal's *Dictionary* which added to the classic work the afore-absent vulgarisms and obscene language, were strongly criticised. In other words, what little description or research of non-standard social varieties of Russian was done before the Revolution was carried out either in broadly theoretical terms (F. Fortunatov's theory of the external and internal history of language or Baudouin's conception of the vertical and horizontal stratification of language) or on the fringes of official linguistic research, by writers, amateurs or maverick individuals, and by no means represented societal acceptance or legitimisation of social groups who spoke them. In broader terms, the ownership of language before the Revolution was largely confined to the educated and prosperous classes, with the censorship apparatus and imperial academic institutions geared towards the maintenance of social and, indeed, linguistic order and propriety.



Image 2. Putilin's book *40 years among thieves and murders*³.

³ <http://gornovosti.ru/tema/history/sredi-grabiteley-i-vorov45198.htm>

For young Soviet social dialectology, shifting the focus of interest from rural dialects and the standard literary language towards city dialects became as much an ideological as linguistic task, with direct impact on policy-making (not unlike Labov's work). In the first half of the 1920s, as if in a response to Majakovskij's adamant complaint «ulica korčitsja bez' jazykaja» ['the street is writhing tongue-less'], the language of the street was admitted to education, immersing the «ivory tower» of the Russian literary norm in high tides of linguistic reality. The formal approach of the Moscow school to teaching language and, specifically, grammar became the leading method in Soviet schools and the tool of revolutionizing Soviet language education. In 1921 the formalists requested that the Ministry of Enlightenment (Narkompros) authorize their policy of teaching grammar and pronunciation in the local dialect of the pupils. Social dialects were also amnestied and entered the classroom from the street. Teachers were encouraged to use slang, proverbs, sayings and songs from popular speech in their lessons, remembering at the same time to point out its «aesthetically crude and primitive» character as compared to the beauty and richness of standard literary Russian (Smith, 1998, p. 113). Education was to be made more accessible, starting from the lower orbits of language and culture and only later moving to the higher ground of the remote literary language.

In 1923 an influential formalist, Aleksej Peškovskij, published his article «Ob' jektivnaja i normativnaja točki zrenija na jazyk» ['Objective and Normative Points of View on Language'] in the mouthpiece of Russian primary and secondary education, the journal *Russkij jazyk v škole*. Peškovskij, whose best known work is his treatise on Russian syntax, argued that the norm of the literary language is a consciously perceived linguistic ideal, recorded in normative vocabularies and grammars. Real verbal communication is by no means confined to the literary norm and, from an objective point of view, individual and dialectal deviations are perfectly justified and for the linguist present even a greater interest than the norm itself, just as a meadow is more attractive for the botanist than a greenhouse⁴. For this reason Peškovskij sincerely supported tolerance of dialects in schools, particularly at the earliest stages of education. Peškovsky's *Naš jazyk* ['Our language'] was an especially influential teacher's aid publication. Interestingly, and in the light of my previous remarks, the tolerant attitude extended even to criminal jargon which plagued Russian primary and secondary schools during the 1920s. Until recently a taboo, street language was suddenly everywhere, in Zoščenko's popular stories and proletarian theatre plays, in heated debated at workers' meetings, in children's street fights and daily newspapers.

This formalist and somewhat populist approach to Russian language teaching did not appeal to many linguists, and certainly not to all of Fortunatov's students. Peterson, Ušakov and Vinokur, in particular,

⁴ Peškovskij, cf. Alpatov, 1999, p. 231.

feared the contamination of standard Russian by dialectisms and defended the language of the nineteenth-century classics as the highest level of language culture, to which the learning masses must be elevated. Seliščev's treatise on the Russian language of the revolutionary epoch, published in 1928, remains an example of a particularly scathing critique. For Seliščev, an eminent Slavist, the socio-political circumstances in Russia in the period between 1917 and 1926 had had a largely degrading effect on the standard literary language, whose norms were dangerously neglected by huge numbers of speakers. It is important to emphasize, however, that the author saw his work as a result of the observations on language activity (*jazykovaja dejatel'nost'* or *reč'* to use Seliščev's terminology), or in other words, language usage in its three main functions – communicative, emotive-expressive and nominative – which serve to convey the oratory ethos of the revolutionary epoch, and its new socio-cultural linguistic practice. This aspect of Seliščev's work was overlooked by Vinokur and Larin, who criticized it from strictly linguistic positions for empiricism, heavy reliance on literary sources, failure to clearly differentiate between standard Russian and its dialects, and a lack of field-work data⁵. However, one may agree with Romanenko (2002) that Seliščev's work was not strictly linguistic, but rather philological in essence, as it was not so much a description of the Russian language, as a snapshot of the emerging language culture, its sources, messengers, norms, conditions and rules of mass communication. From this standpoint the book occupies a unique place in Soviet scholarship and is overdue for a positive reassessment.

To combat the language anarchy in the country, Vinokur sought to formulate the guiding principles of stylistic organization of speech in his 1925 book *Kul'tura jazyka*, which were to be followed by published media in the first place, setting a standard for mass language usage. On a practical level, this 'dream' of teaching the literary Russian language in its pure form was hardly realistic, due to the increasing social mobility in the country, which allowed students of all social backgrounds easier access to schooling and higher education. A reconciliatory approach was adopted, which recognized that a patient and tolerant attitude towards the local or social dialect should assist in teaching the standard Russian language, and that the correct usage of the language should be achieved through conscious comparison of the literary norm with a deviating variant (Smith, 1998, p. 114). As a draft version of Labov's appeal to change the ways of American education, Soviet educators argued on the basis of their empiric observations and scientific evidence that rural children and street orphans were no less capable than their more fortunate peers to learn the literary language. Teachers and the system in general were expected to meet those students halfway, to adapt the teaching of the higher standards to their native patterns and abilities.

⁵ Vinokur, 1928, p. 182-83; Larin, 1977a, p. 187.

2. GENERAL DIRECTIONS OF RESEARCH

Thus, a general emphasis on enquiry into social variants of the Russian language and the related proliferation of research institutions (especially under the auspices of RANION) was a direct result of the democratic changes in Soviet society and its upward mobility, on one hand, and on the other, by their practical exigencies such as mass literacy campaigns, drive for education and wider social inclusion. When Polivanov formulated his task for Soviet social dialectology as the study of the new emerging standard of the literary language and its social varieties, he knew only too well that such investigations had already begun in earnest. A characteristically distinct theoretical contribution to the issue is Rosalia Šor's 1926 work *Jazyk i obščestvo* ['Language and Society']. In another article of 1926 «Krizis sovremennoj lingvistiki» ['Crisis of Contemporary Linguistics'], Šor, one of the most persistent propagandists of sociological linguistics, maintains that the social variability of language arises from its expressive function (Šor, 1926 [2001], p. 64). Šor asserts that variability of language is conditioned by «social differentiation, and that language variants are determined by economic, cultural and social causes in the same way as variations in religions, traditions, customs and arts in different peoples». Furthermore, if a society is subdivided into distinct classes and groups, the language of this society splits into social dialects (Šor, 1926, pp. 34, 100). According to Šor, every group of people united by the same interests of production, develops its unique psychology and its own social dialect, whose professional jargon is often unintelligible to outsiders. She thus attempts to establish a concrete correlation between social and linguistic processes, and asserts that relationships between different social groups find their realization in the following linguistic processes: linguistic purism, euphemization of language as opposed to its democratization, and linguistic unification. While the purism and euphemization of language are relatively clear issues, the problem of language unification draws the author's special attention. Šor believes that the unification of language is only possible if there exist close ties between various socio-economic groups, and amongst them a certain dominant group emerges with a social aim of standardizing the language of the whole society. In this case, united social groups can consciously oppose the project and seek to retain their distinct dialects, even transforming them into «secret» or «conventional» languages, characteristic of criminals or various *déclassé* groups⁶.

⁶ A seeming contradiction between Šor's belief in social variability of language and the process of language unification, conducted by a dominant social group, is resolved in terms of the centrifugal and centripetal forces at work in linguistic conflict. In an antagonistic society social relations between its various groups and classes are governed by the opposing tendencies of national, social, class self-determination and of all-national, state unification. These processes are correspondingly reflected in a language.

It is necessary to point out here that in her otherwise insightful and informative analysis of the social stratification of language, Šor succumbs to a common methodological misconception of the time, regarding conventional argots and professional jargons as social dialects proper. In his 1928 article on urban dialects, Larin, relying on Marcel Cohen's views, attempted to draw a line between city argots and «special professional languages», which for Larin should not be considered as languages or dialects at all, being no more than «special professional terminology» and existing within the standard language or within a dialect of it. However, Larin admitted that it was not possible to make a clear-cut distinction between argots and professional terminologies because of their close interconnection in the urban linguistic environment (Larin, 1977b, p. 186). Žirmunskij later developed this thesis and consistently demonstrated that jargons and argots should be viewed as a sociolinguistic problem distinct from the problem of social dialects. He argued that they represent linguistic phenomena of a peculiar type, which develop within the national language or its dialects, possess special lexicon and phraseology and are used by the members of this or that social group, on whose social dialect proper a jargon evolves like a parasite (Žirmunskij, 1936, pp. 105-167). Hence, it is not possible to observe any phenomena of bilingualism, which was established by Larin as a distinctive argot feature. It is worth repeating, however, that in the late 1920s and early 1930s this distinction was not yet recognized (even when it was, as in Larin's case, it was considered to be of rather abstract relevance), and research into argots and jargons, understood as social dialects in the strict sense of this word, flourished.

Many of these works were characterized by a measure of determinism in their interpretations, akin to Šor's, when each socio-economic group was believed to have its own dialect, determined by common economic interests and the relations of production within the group. Unsurprisingly, in this period the focus of the linguists' attention was on the language of the masses, with particular emphasis given to the lexical system, where the peculiarities of the dialect were the easiest to observe. Specific linguistic inquiries were carried out in order to describe the language of the workers (Suvorovskij, 1926; Danilov, 1929), the language of proletarian teenagers (Dobromyslov, 1932), school students (Kaporskij, 1927), the language spoken by Red Army soldiers (Špil'rejn, Rejtnybnarg, 1928) and the argots of various sorts of criminals (Straten, 1929; Tonkov, 1930; Larin, 1931; Lixačev, 1935 and others). It is in relation to the thieves' cant that Larin and his colleagues on the urban dialectology project at GIRK conducted the most extensive research. Together with Larin's contribution to the seventh volume of *Jazyk i literatura* ['Language and literature'], which dealt with Western European borrowings in Russian thieves' argot, other scholars of the project submitted articles on Jewish, Turkish and Gypsy elements of the cant. Two more investigations into Greek and Romanian borrowings, as well as Larin's announced treatise on the jargon of Ukrainian travelling bards and

beggars were never published (Von Timroth, 1986, p. 22). An intriguing connection can be established between Larin's programmatic theoretical articles on urban dialectology published in 1928, and his work on the thieves' argot in the early 1930s. His views seem to have undergone a remarkable and to an extent unaccountable transformation, from establishing urban dialects as a third type of linguistic phenomena and asserting the social bilingualism of urban speakers with the primacy of the argot, to arguing, on the contrary, that urban argots were in fact derived from the standard language and constituted «secondary linguistic systems», superimposed on the standard literary language. One of the possible reasons for such an unexpected change of colours might have been the growing political influence of Marr's teaching, which declared an imminent merging of all languages into a single language of a communist, classless society. Whilst in his works of 1928 Larin rejected such an idea as impossible in a cosmopolitan, essentially multilingual society with many strong social groups, three years later, and at the peak of the Cultural Revolution, he may simply have become more cautious about openly refuting the new dogma (Von Timroth, 1986, p. 23).

Another possible explanation refers us back to the end of the previous section, where I have suggested that the country's new cultural and educational policy for maintaining and enhancing the purity of the standard Russian language, which was becoming increasingly important from the late 1920s, had already introduced certain reservations in Larin's articles of 1928 and would certainly influence the content of his later works. In 1931 it was no longer politically correct to promote and welcome social bilingualism of argot speakers, let alone to assert the primacy of the argot over the standard language, which was now a matter of the state's protection and a sure sign of the encroaching cultural conservatism of the 1930s. It was not long before the Seventeenth Party Conference of 1932 appealed to the Soviet government to begin the struggle against thieves' cant, street language, «hooliganism in language», «lispng language» [*šjusjukanie*] and «narrow-mindedness» [*deljačestvo*] in speech⁷. The level of linguistic degeneration of the country by the end of the 1920s was such that leading party intellectuals, including Gorky went out publicly to defend the classic Russian language. To educate a new generation of Russian writers, Gorky started publishing a programmatic journal *Literaturnaja učeba*. The fight for cultured speech was not exclusively an initiative from above, however. Mass literacy campaigns of the 1920s made Soviet workers and peasants aware of the social privilege of being literate. Semiliteracy, slang, low jargons were becoming increasingly unpopular and a target of ridicule for those large numbers of people who had successfully climbed the social ladder of Soviet society to urban jobs and the higher culture of city life. They respected the norms of the standard Russian and admired the work of the linguists who assisted them in

⁷ Cf. Smith, 1998, p. 148.

improving their lives (Stone, 1972). Smith also mentions the crucial role played by the advent of mass radio in the 1930s, which allowed the country's huge population to hear the dialects of Vologda and Smolensk, Pskov and the Don, Siberia and the Volga⁸ and to recognize the necessity of re-establishing and observing the inviolable standards of the Russian language. A great admirer of 'classical' Russian, Dmitrij Ušakov, who throughout the 1920s had pitied the decline of literary Russian, could now rejoice at the official return of his beloved linguistic conservatism. From 1932 Ušakov served on the All-Union Radio Committee, consulting with announcers and giving special seminars and training sessions to correct their pronunciation errors and other language mistakes, in accordance with the Moscow dialect, which had always been Ušakov's vision of the standard. In 1935 Ušakov completed another long-time language project, his *Dictionary of the Russian Language*, which together with the 1937 commemorative activities on the centennial of Pushkin's death, marked the final rehabilitation of the standard literary Russian language and put an end to the period of cultural and linguistic cosmopolitanism and street democracy.

3. THE POLITICS OF LANGUAGE IN CONTEMPORARY RUSSIA

Looking back at the current lingua-political situation in Russia, one may be forgiven for seeing a mirror image – or, in terms of the iPhone generation, a screenshot of what was happening in the 1920s. On one hand, the Russian language is living through a period of dynamic changes, adaptations and mobility, when the use of the Internet and the rise of social media inspire uncontrolled and uncontrollable linguistic creativity. Almost everyone today is chatting, tweeting, trolling, blogging, commenting and status updating in Russian, making use of its purely colloquial genres for written forms of communication. In 2013 Russian overtook German as the second most widely-used language of the internet after English (by the number of existing sites). The number of neologisms (*mimimiški*, *kreakly*, *poravalitiki*) is growing, as is the opposition to the pollution of the Russian language expressed by many public figures, linguists and otherwise. Similarly, one may observe an increasing pressure on the part of the state to formulate a dominant discourse on language and to establish a measure of control over language matters. The de-legitimisation policies covertly encoded in recently-adopted laws would not be so obvious if they did not chime with the tightening of the so-called *duxovnye skoby* ['spiritual braces'] and a general turn towards cultural conservatism and social exclusion rhetoric. Indeed, the scandal around the text for the Total Dictation 2013, written by the fine writer Dina Rubina, serves as a sobering example. The dictation text was criticised or even completely rejected as such in at least one Russian region. Among the explicit and implicit

⁸ Bernštejn, cf. Smith, 1998, p. 150.

accusations at the author was her Israeli citizenship, her insufficient Russianness, as indeed her predisposition for vulgarisms and obscene language.

© Vladislava Reznik

BIBLIOGRAPHY

- ALPATOV Vladimir, 1999 : *Istorija lingvističeskix učenij* [‘History of Linguistic Ideas’], Moskva : Nauka.
- BAKER Paul, 2002 : *Polari – the Lost Language of Gay Men*, Routledge.
- BARANNIKOV Aleksej, 1919 : *Iz nabljudenij nad razvitiem russkogo jazyka v poslednie gody. Vlijanie vojny i revoljucii na razvitie russkogo jazyka* [‘Observations on the evolution of the Russian language during the last years. The impact of the war on language evolution’], Samara : Učenyje zapiski Samarskogo Universiteta.
- BRANDIST Craig, 2003 : « The Origins of Soviet Sociolinguistics », *Journal of Sociolinguistics*, n° 7/2, pp. 213-231.
- DANILOV Georgij, 1929 : *Programma po sobiraniju materialov dlja slovarja russkogo rabočego posleoktjabr’skoj èpoxi (1917-1929)* [‘Programme of collecting materials for the dictionary of Russian workers after October revolution (1917-1929)’], Moskva.
- DOBROMYSLOV Vasilij A., 1932 : *K voprosu o jazyke rabočego podrostopka* [‘The language of a young worker’], Moskva.
- JAKOBSON Roman, 1921 : « Vliv revoluce na ruský jazyk », *Nove Atheneum*, Praha.
- IVANOV Anatolij, JAKUBINSKIJ Lev, 1932 : *Očerki po jazyku* [‘Observations of language’], Leningrad.
- KAPORSKIJ Sergej A., 1927 : « Vorovskoj žargon v srede škol’nikov (po materialam obsledovanii jaroslavskix škol) » [‘Thieves’ jargon among Yaroslavl school pupils’], *Vestnik prosveščeniya*, n° 1, pp. 7-12.
- KARCEVSKIJ Sergej, 1923 : *Jazyk, vojna i revoljucija* [‘Language, war and revolution’], Berlin : Russkoe Universal’noe Izdatel’stvo.
- KARINSKIJ Nikolaj, 1927 : « Jazyk obrazovannoj časti naselenija g. Vjatki i narodnye govory » [‘Language of the educated inhabitants of Vjatka and popular dialects’], *Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury*, v. III.
- , 1936 : *Očerki jazyka russkix krest’jan. Govor derevni Vanilovo* [‘Observations on the language of Russian peasants. The dialect of the village of Vanilovo’], Moskva : Gosudarstvennoe social’no-èkonomičeskoe izdatel’stvo.
- LABOV William, 1969 : « The Logic of Non-Standard English », *Georgetown Monographs on Language and Linguistics*, v. 22, pp. 1-31.
- , 1997 : *How I got into Sociolinguistics and What I got out of It*, <http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/Papers/HowIgot.html>, accessed on 24/9/2013.

- LARIN Boris, 1931 : « Zapadnoevropejskie èlementy russkogo vorovskogo argo » [‘West-european elements in Russian criminal argot’], *Jazyk i literatura*, v. VII, Leningrad, pp. 113-130.
- , 1977a : « O lingvističeskom izučenii goroda », in B.A. Larin, *Istorija russkogo jazyka i obščee jazykoznanie* [‘The linguistic study of the city’], Moskva : Prosveščenie, pp. 175-89.
- , 1977 : « K lingvističeskoj xarakteristike goroda (neskol’ko predposylok) » [‘The linguistic description of the city’], in *Istorija russkogo jazyka i obščee jazykoznanie*, Moskva : Prosveščenie, pp. 189-199.
- LIXAČEV Dmitrij, 1935 : « Čerty pervobytnogo primitivizma vorovskoj reči » [‘Some characteristics of primary primitivism of thieves’ speech’], *Jazyk i myšlenie*, v. III-IV, Moskva-Leningrad.
- MIXAL’ČENKO Vida, KRJUČKOVA Tatjana, 2002 : « Sociolingvistika v Rossii » [‘Sociolinguistics in Russia’], *Voprosy jazykoznanija*, n° 5, pp. 116-142.
- NEROZNAK Vladimir, BAZYLEV Vladimir (eds.) (2001) : *Sumerki lingvistiki. Iz istorii otečestvennogo jazykoznanija. Antologija*, [‘The twilight of linguistics. A history of national linguistics’], Moskva : Academia, pp. 41-66.
- PEŠKOVSKIJ Aleksej, 1923 : « Ob’jektivnaja i normativnaja točki zrenija na jazyk » [‘Objective and Normative Points of View on Language’], *Russkij jazyk v škole*, n° 1, pp. 18-32.
- ROMANENKO Andrej, 2002 : « Sovetskaja slovesnaja kul’tura : otečestvennaja istorija ee izučenija » [‘Soviet language culture : national history and its study’], *Voprosy jazykoznanija*, n° 6, pp. 118-39.
- SELIŠČEV Afanasij, 1928 : *Jazyk revolucionnoj èpoxi* [‘The language of revolutionary period’], Moskva : Rabotnik prosveščeniya.
- SMITH Michael G., 1998 : *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917-1953*, Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- ŠOR Rosalia, 1926 : *Jazyk i obščestvo* [‘Language and society’], Moskva : Rabotnik prosveščeniya.
- , 2001 : « Krizis sovremennoj lingvistiki » [‘Crisis of modern linguistics’], in V.P. Neroznak, V.N. Bazylev, pp. 41-66.
- SPRINGER George, 1956 : *Early Soviet Theories in Communication*. Cambridge : Centre for International Studies, pp. 68-72.
- ŠPIL’REJN Isaak, REITYNBARG David, NECKIJ G.O. 1928 : *Jazyk krasnoarmejca. Opyt issledovanija slovarja krasnoarmejca Moskovskogo garnizona* [‘The speech of a Red Army soldier’], Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe Izdatel’stvo, Otdel voennoj literatury.
- STONE Lawrence, 1972 : « Language Planning and the Russian Standard Language », *Transactions of the Philological Society*, pp. 165-83.

- STONE Lawrence, 1972 : « Language Planning and the Russian Standard Language », *Transactions of the Philological Society*, v. 71, Issue 1 pp. 165-83.
- STRATEN V.V., 1929 : « Ob argo i argotizmax » [‘About the argot and argotisms’], *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, n° 5, pp. 39-53.
- SUVOROVSKIJ Aleksandr, 1926 : *Jazyk truda* [‘The language of the work’], Jaroslavl’ : Jaroslavskij pedagogičeskij universitet.
- TONKOV Vjačeslav, 1930 : *Opyt issledovanija vorovskogo jazyka* [‘Essai of study of thieves’ language’], Kazan’ : Tatpoligraf.
- TRAXTENBERG Vasilij F., 1908 : *Blatnaja muzyka (žargon tjur’mj)*, [‘The prison argot’], Sankt-Peterburg : Tipografija A.G. Rozena.
- VON TIMROTH Wilhelm, 1986 : *Russian and Soviet Sociolinguistics and Taboo Varieties of the Russian Language*, Munchen : Verlag Otto Sagner.
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1936 : *Nacional’nyj jazyk i social’nye dialekty* [‘National language and social dialects’], Leningrad : Xudožestvennaja literatura.
- , « Marksizm i social’naja lingvistika » [‘Marxism and social linguistics’], in A.V. Desnickaja, V.M. Žirmunskij, L.S. Kovtun (eds.) *Voprosy social’noj lingvistiki*, Leningrad : Nauka, pp. 5-25.



Image 3. Caricature representing a «Stalin's pipe», smoking *nepmans* and *kulaks*⁹.

⁹<http://gornovosti.ru/tema/history/sredi-grabiteley-i-vorov45198.htm>, accessed on 07.02.2014.

Les villes secrètes de Polivanov

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé:

Cet article est consacré aux usages langagiers que Polivanov observa dans les différentes villes où il vécut. De Riga à Petrograd, puis à Tachkent, nous faisons découvrir la géographie imaginaire de Polivanov, ses conclusions, ses hypothèses, les pistes de recherche qu'il suggéra. A travers la diversité des milieux sociaux que Polivanov connut, on découvre le tableau des parlars des grandes villes de la jeune Union soviétique. Deux sociolectes opposés l'intéressent tout particulièrement, à savoir celui de l'intelligentsia et l'argot des élèves.

Mots-clés: linguistique soviétique, sociolinguistique, linguistique urbaine, sociolecte urbain, intelligentsia, argot urbain, jargon des élèves, changement linguistique, milieu social, révolution et langue russe.

INTRODUCTION

Les nombreuses villes où Evgenij Polivanov (1891-1938) vécut furent pour lui autant de microcosmes. D'abord inconsciemment, après consciemment, il observait, sa mémoire emmagasinait, il prenait note, il tirait des conclusions.

A travers la diversité des lieux et des milieux sociaux, il dressa un tableau fidèle des pratiques langagières typiques de son époque. Nous allons entreprendre de suivre la géographie imaginaire de Polivanov à partir des études qu'il a laissées sur le langage.

Mais pourquoi s'intéressa-t-il aux habitudes linguistiques des citadins ?

Écoutons ce que dit à ce sujet son contemporain, le linguiste Maksim Sergievskij (1892-1946) en 1927. Il trace un parallèle entre les études menées en Union soviétique, avec celles, antérieures, entreprises en France par Albert Dauzat (1877-1955).

En faisant remarquer que la langue se différencie d'abord selon le milieu social, le mode de vie, le métier, Dauzat accentue le fait qu'on obtient une différenciation notable uniquement dans les grandes agglomérations, où les groupes sociaux ont une ampleur suffisante pour individualiser leur parler. (Sergievskij, 1927, p. 23)

On rajoutera en outre que Dauzat avait décrit le phénomène suivant : au sein de la population rurale, où les différences entre les groupes sociaux ne sont pas suffisamment importantes, la langue est beaucoup plus uniforme et il faut que s'y forment certaines circonstances pour qu'apparaisse ce qu'on appelle les argots de métiers, comme par exemple celui des colporteurs, celui des travailleurs saisonniers, ayant leurs propres particularités de discours.

Mais revenons à Polivanov.

1. LYCÉEN À RIGA

Avant de commencer, un premier constat s'impose. La plupart des articles auxquels nous allons nous référer ici font partie du recueil intitulé *Za marksistskoe jazykoznanie* ['Pour une linguistique marxiste'] que Polivanov réussit à grand-peine de faire paraître en 1931. Il y mit sur papier des souvenirs, des observations de caractère linguistique, accumulées lors de sa vie. C'est là qu'on le voit d'abord lycéen, puis étudiant, puis jeune chercheur. Deuxième constat, c'est qu'en 1930, lorsqu'il écrivait *Pour une linguistique marxiste*, il avait accumulé une

solide expérience de la recherche qui lui permit sans doute de tirer des conclusions d'ordre général.

On constate ainsi que la linguistique de Polivanov reflète son époque : chez lui, le linguiste et l'homme ne font qu'un. D'après ses témoignages, les lycéens de son époque, ainsi que ceux des années 1900, apprenaient aussi rapidement le jargon de la pègre que les normes de conduite qu'il dictait. Le contexte social général faisait le reste. Plus tard, la révolution a encore accentué une recrudescence de la violence autant en nombre (les enfants des rues, les sans-abris) qu'en brutalité.

Mais revenons aux observations du jeune Polivanov alors élève dans un lycée de Riga. Dans l'article «O blatnom jazyke učaščixsja i o 'slavjanskom' jazyke revolucii» ['A propos du jargon des élèves et des 'slavonismes' de la révolution'], nous voici plongés dans le microcosme du lycée. Dans cet article, tout est provocateur : le ton, le sujet, les exemples. A commencer par son titre. L'expression «le jargon des élèves» sonne comme une bombe (comment le jargon pourrait-il être toléré à l'école ?), mais elle rend compte d'un mélange des langages et des codes sociaux. Il est nécessaire de rappeler que durant les années de la révolution russe, l'école est une sorte de microcosme où se laisse observer, en vase clos, l'évolution langagière. Pour un linguiste, l'école offre un vaste champ d'étude. L'entremêlement des codes langagiers donne l'impression que l'univers de l'école et celui de la rue se sont rapprochés, puis imbriqués.

Dans la première partie de cet article, Polivanov est avant tout observateur : il prend note, il analyse tout fait langagier, tout comme les différents contextes où le jargon est employé. Dans la seconde, il s'affirme comme un théoricien. Il relève sur les causes profondes des changements.

Plusieurs points méritent notre attention dans ses observations. Il commence par une observation : Les gens «bien intentionnés» sont révoltés : les lycéens emploient le jargon, qui se répand de plus en plus auprès des écoliers et des lycéens.

Son premier constat est d'ordre historique. D'après Polivanov, le jargon était employé par les écoliers également avant la révolution. Il affirme que la cause de l'«abaissement social du style» dans le parler des écoliers modernes ne doit pas être uniquement imputée à la révolution ou à des facteurs qui lui sont organiquement liés et appartiennent à l'époque révolutionnaire (Polivanov, 1931c, p. 162).

Ces mots et tournures spécifiques «cockney» existaient dans les villes de la partie occidentale (c'est-à-dire en Lituanie et en Pologne actuelle), où ils se mélangeaient au russe local des élèves, qui par leur origine provenaient d'autres sources linguistiques. (*Ibid.*)

Comme nous rappelle Roger Comtet, le russe connaissait au XIX^e siècle un argot des colporteurs [*ofenskij jazyk*'], un argot des séminaristes (illustré par les *Očerki bursy* de N.G. Pomjalovskij), un argot des tailleurs, un argot des élèves-officiers, etc. (Comtet, 1993).

Deuxièmement, la raison du succès dont jouit le jargon auprès des élèves tient à son poids sociolinguistique. Pour les écoliers, constate Polivanov, les lois imposées par leur milieu (classe, bande) ont plus de poids que celles des autorités et de la famille. La question que Polivanov pose dans cet article dépasse effectivement le cadre de la linguistique «pure» :

Où sont donc les raisons qui font que nos enfants veulent de façon chronique se faire passer pour des voyous (et, par conséquent, le manifestent dans leur pratique langagière) ? (Polivanov, 1931c, p. 164)

D'après Polivanov, il serait erroné de se borner à voir les côtés négatifs du jargon. Pour un linguiste marxiste, la diffusion du jargon est un reflet de l'évolution langagière. On sait que si les membres de l'intelligentsia de l'époque, devenus adultes, n'empruntaient pas le parler des hooligans, plus tard, dans les années 1920-1930, bien des locuteurs de la langue de l'intelligentsia «rouge» coloraient consciemment leur parler des mots du jargon. Le jargon devient ainsi à la mode.

Le reflet des mutations sociales dans la langue est un sujet de réflexion qui apparaît en filigrane dans toute l'œuvre de Polivanov. Le développement du jargon en est un. Mais plus tard, il fut attiré par d'autres sociolectes.

2. JEUNE UNIVERSITAIRE À PETROGRAD

Une multitude de choses relie Polivanov à Petrograd. A la veille de la révolution russe de 1917, il y avait fait ses études. Il fut un des élèves favoris de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), et ensuite de Lev Ščerba (1880-1944), disciple de Baudouin de Courtenay. Il y étudia le japonais, le chinois et le tibétain. Il assista aux expériences que Ščerba organisait dans son laboratoire de phonétique expérimentale de l'Université de Petrograd. Il côtoya l'intelligentsia de la ville. Curieux de constater qu'il disait être «un Pétersbourgeois d'après la langue».

L'approche de Polivanov pourrait à juste titre être considérée comme une sociolinguistique avant l'heure. Il définit lui-même son approche comme une «phonétique sociale et dialectale». En successeur de Baudouin de Courtenay, il conçoit la langue russe comme la somme des dialectes territoriaux et sociaux. Dans *Pour une linguistique marxiste*, Polivanov examine les parlers, ou les sociolectes en termes modernes, de groupes sociaux opposés : le parler de l'intelligentsia et le jargon de la pègre [*'blatnoj jazyk'*], le parler du petit-bourgeois et celui des membres du Komsomol, l'union communiste de la jeunesse.

Polivanov range lui-même ses études des années 1930 sous la rubrique «linguistique sociale». Cette dernière était très présente dans l'air

du temps, comme l'ont fait remarquer les participants de la Journée d'études.

Par exemple, Viktor Žirmunskij reconnaissait que c'est à Boris Larin qu'on doit l'initiative de poser, dans la linguistique russe, le problème du parler de la ville comme objet à part, intermédiaire entre le parler livresque et les dialectes de campagne (Žirmunskij, 1935).



Image 1. Les bureaux de l'imprimerie de l'Union des travailleurs chinois à Petrograd que Polivanov fréquenta en 1918-1921. Saint-Pétersbourg, 2-ja linija Vasiljevskogo ostrova. © Elena Simonato, 2014.

2.1. LE MILIEU SOCIAL DE L'INTELLIGENTSIA

Encore un thème que Polivanov développe dans *Pour une linguistique marxiste*, c'est celui de la stratification sociale de la langue. Dans le chapitre «La langue russe comme objet de description grammaticale», il expose sa conception où il oppose les dialectes territoriaux et «de classe» à la langue russe littéraire (ou standard). Celle-ci, à son tour, est également le sociolecte de la classe dominante, celle de l'intelligentsia. Il prête une attention particulière moins à l'analyse des dialectes territoriaux (suffisamment étudiés à l'époque)¹, qu'aux dialectes sociaux, notamment aux sociolectes opposés, le parler de l'intelligentsia et le jargon de la pègre.

¹ Voir notamment Ivanov, Jakubinskij, 1930, 1932.

Le parler de l'intelligentsia est abordé dans deux chapitres du livre *Pour une linguistique marxiste*, intitulés respectivement «Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard» et «La phonétique du parler de l'intelligentsia».

Polivanov appelle son approche «phonétique sociale et dialectale» (Polivanov, 1931a, p. 127). Son terrain d'étude c'est la langue des grandes villes. Dans ce domaine, Polivanov se pose en continuateur de Lev Ščerba, qui le premier avait donné des exemples de phénomènes relevant de ce qu'on pourrait appeler à juste titre «la phonétique sociale», par exemple une nuance du phonème /a/ typique uniquement du clergé et des personnes d'origine ecclésiastique (*Ibid.*).

Les sujets sociologiques dans la linguistique étaient si peu habituels (du moins jusqu'il y a peu) qu'il est difficile de parler de dialectologie sociale d'une langue sans s'être arrêté auparavant sur les problèmes d'ordre général, ceux qui concernent le rapport entre langue et société et le concept même de dialecte social et de groupe. (Polivanov, 1931b, p. 139)

«D'après moi, personne ne s'opposera à l'idée que la langue que nous parlons en 1928, et notamment celle de la génération des pionniers et des jeunes communistes (ou komsomols) qui n'existait pas du tout à l'époque prérévolutionnaire, se distingue fortement de la langue d'un membre type de l'avant-guerre», voici sa position de principe (Polivanov, 1931a, p. 117).

Sa thèse consiste à dire qu'avant la révolution, ce qu'on appelait la langue russe «littéraire», c'était la langue de l'intelligentsia russe, mais ensuite, suite à l'élargissement du substrat social, ces deux variétés de la langue se sont séparées. Un fait curieux : la partie de l'intelligentsia qui s'est formée avant 1917 (à laquelle appartient Polivanov lui-même) a gardé ses habitudes linguistiques, alors que le nouveau «substrat social» (l'intelligentsia rouge, E.S.) n'a jamais acquis certaines caractéristiques phonétiques du «parler de l'intelligentsia», comme on le verra plus bas.

Dans son article «Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard», Polivanov invente un exemple. Un petit bourgeois russe qui s'est endormi en 1913 se réveille en 1928. Ce personnage entend parler russe autour de lui, mais ne comprend plus cette langue russe de l'an 1928. Polivanov insiste sur les différences entre ce qu'il affirme être «deux langues russes distinctes». Car il définit l'emploi langagier d'un petit bourgeois moyen et celui d'un membre du Komsomol non comme deux dialectes (ou sociolectes) distincts, mais comme deux *langues distinctes*. Selon Polivanov, effectivement, si l'on retient, comme critère de distinction entre langue et dialecte, le critère de *compréhension*, cela ne fait aucun doute qu'on a affaire à deux langues distinctes.

C'est vrai qu'il s'agit d'une langue distincte. Il est plus ou moins évident que nous devons chercher le sociolecte le plus caractéristique (du point de vue de sa

nouveauté) de l'époque moderne chez le groupe social qui n'existait pas auparavant (et ne pouvait pas exister) dans la Russie tsariste, à savoir la communauté du Komsomol. (Polivanov, 1931a, p.144)

Mais est-ce que la révolution langagière qui se déroule devant nos yeux se limite au vocabulaire et à la phraséologie ? Qu'en est-il de la phonétique ? — s'interroge-t-il ensuite. Admettons qu'on ne trouve pas de grandes innovations phonétiques d'origine révolutionnaire dans la langue russe commune standard. La langue standard (et surtout la langue écrite) est toujours plus conservatrice sous ce rapport que les dialectes non standardisés (Polivanov, 1931a, p. 144).

Avant, explique Polivanov, la maîtrise du sociolecte de l'intelligentsia était un signe externe d'un membre de l'intelligentsia, au même titre que la manière de s'habiller et la connaissance des règles de l'ancienne orthographe réformée en 1918. D'après lui, la langue standard (ou le «russe commun», avec, là encore, quelques réserves) de l'époque actuelle est le prolongement de cette langue de l'intelligentsia de l'époque prérévolutionnaire, mais elle diffère sur plusieurs points, d'échelle et d'importance diverses.

Le cercle des locuteurs (qu'il appelle «substrat») de la langue russe commune s'élargit, et ceci est le premier résultat de l'évolution. On est en route vers une société sans classes, pense Polivanov. Cela ne fait aucun doute, dit-il, que, pour voir réalisé le processus de changement, pour que se forme un nouveau système phonétique, morphologique, il faut attendre deux ou trois générations.

Puisqu'il ne s'agit pas des sous-parlers du russe standard, c'est-à-dire de petites différences de prononciation dans les parlers de l'intelligentsia habitant différentes villes (Saint-Petersbourg, Moscou, etc.), comme par exemple dans la nature de la consonne *šč* (chez les Leningradois, ce n'est pas, à proprement parler, une consonne à part entière, mais simplement la concaténation de deux sons consécutifs : *š+č*, alors que chez les Moscovites, c'est un *šč*, une consonne semblable à un *š* mou, et, de surcroît, longue, c'est à dire quantitativement double), etc. (Polivanov, 1931a, p. 126)

2.2. COMMENT RECONNAÎTRE L'INTELLIGENTSIA ?

Selon Boris Kolonickij, au début du XX^e siècle, la notion d'intelligentsia était fréquemment utilisée comme moyen d'auto-identification. On comprenait par «intelligentsia» à la fois les personnes d'un niveau d'instruction supérieur et les personnes aux professions intellectuelles — étudiants, professeurs, écrivains, hommes politiques (Kolonickij, 2002, p.603). Polivanov ajoute un trait au portrait d'un membre de l'intelligentsia, à savoir sa prononciation.



Image 2. Page titre de la revue *Rabočij* ['Le travailleur'] avec une caricature intitulée «Le front uni des travailleurs», représentant un prolétaire et un bourgeois. 1922².

² <http://lib.rus.ec/b/376442/read>, consulté le 07.02.2014.

Pour désigner ce genre de sujets, Polivanov avance le terme de «phonétique de caste» [*'kastovaja fonetika'*], et suggère de recueillir les données, d'observer un groupe de locuteurs sélectionné au préalable, afin de dresser un tableau complet de la situation.

Voilà les *prolegomena* à partir desquels on pourrait, d'après moi, exposer la caractéristique concrète de la langue standard d'aujourd'hui. Une deuxième étape serait de décrire les dialectes sociaux et les dialectes de groupe de notre époque. Mais pour cela, il faudra un travail scientifique, pour lequel mon article ne peut servir que d'introduction. (Polivanov, 1931a, p. 138)

Toutefois, c'est dans les changements de son propre psychisme que Polivanov fait les découvertes les plus surprenantes. «C'est vrai que, moi-même, Saint-Pétersbourgeois selon la langue, je prononce les sons suivants de manière identique que je les prononçais en 1913», écrit-il :

- les combinaisons 'consonne dure de paire + è [ouvert]' ;
- le [l] moyen (ni dur ni mou) dans le nom de la note 'la' (et dans d'autres mots d'origine étrangère) ;
- le son allemand [ø], ou en français dans le mot [peur], dans le mot *блѣф*.

Mais ce sont exactement ces traits-là (en plus de certains autres) qui caractérisent la langue de l'intelligentsia de l'avant-guerre, à la différence de la langue de celle de l'intelligentsia contemporaine, note-t-il (Polivanov 1931a, p. 127).

Puisque les caractéristiques phonétiques du parler de la *majorité* (des locuteurs du standard) ont changé, l'appréhension de cette majorité (c'est-à-dire de la pensée langagière collective caractérisant le standard de l'époque actuelle) *envers les faits phonétiques* a changé en conséquence : même si ceux-ci poursuivent leur existence individuelle (dans ma prononciation et dans celles d'autres personnes), ils ont perdu leur signification sociale, c'est-à-dire leur caractère contraignant (pour le parler standard). (Polivanov, 1931a, p. 129, souligné par Polivanov)

Polivanov soutient la thèse qu'il est possible d'établir une sorte de «passeport linguistique» qui témoigne de l'appartenance d'un individu à un groupe social. Il retient comme caractéristiques linguistiques de l'intelligentsia les particularités suivantes.

La première caractéristique, c'est justement la maîtrise du français, ou, plus exactement, un niveau typique de maîtrise, marquant l'appartenance à un groupe social : d'abord, la noblesse, et par la suite la bourgeoisie financière et commerciale, l'intelligentsia de province (Polivanov, 1931a, p. 129). D'après notre chercheur, on peut expliquer toute une série de phénomènes phonétiques dans la langue standard de l'intelligentsia prérévolutionnaire par l'influence du français.

Deuxièmement, Polivanov retient que le parler de l'intelligentsia diffère sur plusieurs points de celui du peuple (Polivanov, 1931b, p. 144). Ce sociolecte possède plusieurs «phonèmes» supplémentaires :

1) Le phonème /l/ moyen, intermédiaire entre le /l/ dur et /l'/. Le système des phonèmes de l'intelligentsia possède un /l/ moyen, notamment dans le nom de la note de musique [la], et dans quelques mots étrangers [lokomobil'], [lokatif]. Polivanov précise aussitôt que la présence du son correspondant varie selon les individus. Ainsi, si le /l/ moyen est de rigueur dans le nom de la note musicale [la], sa présence dans d'autres mots varie en fonction du vocabulaire. Ce qui compte, insiste Polivanov, c'est moins la liste des mots prononcés avec le /l/ moyen, mais la *présence* de ce phonème comme trait typique d'un dialecte de groupe. Ainsi, la prononciation de la note «la» était ce critère : une chanteuse ne sachant pas prononcer comme cela était vue comme une usurpatrice (Polivanov, *op.cit.*, p. 145).

2) Le phonème /œ/, comme en fr. [bœuf], [cœur]. La signification sociale de ce trait phonétique peut être vérifiée de façon concrète : comment nous réagissons lorsque quelqu'un prononce différemment du standard, autrement dit [blef], à la place de [blœf] (*Ibid.*).

3) Le phonème /y/ comme le son français dans [lune], surtout pour les mots français, allemands et grec ancien. «Et celui qui ne pouvait pas prononcer correctement (du point de vue de l'intelligentsia) un mot français ou grec, prononçait [t'u] et pas [ty], n'était pas digne d'être considéré comme appartenant à l'intelligentsia par son parler» (*Ibid.*, p. 146), remarque Polivanov.

Polivanov distingue ensuite un facteur qui a déterminé quelques particularités phonétiques de la langue standardisée prérévolutionnaire. Il s'agit de l'orthographe, dont le poids explique un certain nombre de traits phonétiques de la prononciation de l'intelligentsia [*'intelligentskoe proiznošenie'*]. Il s'agit des traits absents dans la prononciation des autres dialectes sociaux et de groupe.

Ce critère possède sa propre tradition séculaire, et au temps de nos grands-pères et de nos arrière-grands-pères, il correspondait à une distinction nette entre les classes sociales ; le français était alors en effet l'apanage de la haute et moyenne noblesse (d'après la fortune). Vers le début du XX^e siècle, la maîtrise obligatoire du français a commencé à distinguer certaines autres couches sociales, suite au changement que subissait la structure de la «classe dominante» : la conviction qu'il est *indispensable* d'enseigner le français aux enfants a cessé d'être le propre de la seule noblesse, pour se répandre dans la haute bourgeoisie commerciale et financière³ et, d'autre part, dans certaines

³ Polivanov précise qu'on peut voir ici un cas tout à fait typique de l'histoire des cultures langagières, une nouvelle classe acquérant le pouvoir politique à la place de la classe précédente autrefois dominante, ou occupant une position dirigeante à côté de cette dernière, reprend de façon mécanique également les caractéristiques extérieures de sa position privilégiée (y compris les habitudes langagières), malgré toute la différence de base

couches de l'intelligentsia (cette dernière s'étant suffisamment différenciée de la noblesse terrienne à cette période). (Polivanov, 1931a, p. 129, c'est Polivanov qui souligne)

La langue de l'intelligentsia prérévolutionnaire s'est avérée être un exemple éloquent d'étude pour la doctrine sociolinguistique de Polivanov. Elle lui a permis d'élaborer les bases de l'étude sociale de la phonétique en général. En plus, les changements sociaux profonds, modifiant l'équilibre précaire des couches sociales en Russie soviétique, ont donné l'opportunité de suivre *in vivo* l'évolution langagière, notamment quelques changements qui, d'ordinaire, prennent des décennies.

Ce n'est que dans deux ou trois générations que nous aurons une langue russe commune considérablement transformée, une langue qui reflétera tous les changements conditionnés par le flux humain [*'čelovečeskoe more'*] des locuteurs de la langue russe de l'époque révolutionnaire. (Polivanov, 1931d, p. 77)

D'après Sergievskij, lors de la révolution, la différence entre la langue littéraire et la langue parlée était si importante que cette dernière était *une autre langue*, différente de la langue normée.

CONCLUSION

Grâce à Polivanov, nous avons observé «de l'intérieur» les usages langagiers de plusieurs villes. Il a décrit ces multiples usages, que confirment ses contemporains linguistes, qui leur ont trouvé des explications. A ce sujet, l'opinion de Seliščev semble synthétiser le mieux la mutation langagière du début du XX^e siècle.

Le mouvement révolutionnaire en Russie, qui s'est terminé par les événements d'*octobre* 1917, s'est développé au cours des années précédentes. Les organisations secrètes de groupes socialistes, leurs activités illégales de propagande, d'agitation politique, d'édition, d'organisation et leurs activités légales ont préparé d'importants changements de l'organisation sociale du pays.

Parmi les militants révolutionnaires et ceux des cercles démocratiques, il y avait plusieurs membres de l'intelligentsia. Après 1905, un grand nombre de partis illégaux furent obligés de quitter la Russie. En vivant à l'étranger, ils continuaient à débattre et à élaborer les programmes de leurs organisations. Leurs contacts avec les gens locaux, vivant à l'étranger, avec leurs correspondants, leur langue, notamment la langue allemande, ont laissé son

économique, et, par conséquent, d'idéologie politique et autre, des deux classes, puisque ces caractéristiques extérieures marquant dans ce cas les habitudes langagières n'ont pas de lien organique avec l'essence de la psychologie de classe.

empreinte sur la langue russe des révolutionnaires russes (Seliščev, 1928, p. 26).

Avec le recul, il est frappant de constater comment Polivanov put réunir ses observations en un tableau uni, qui permet actuellement de reconstituer les usages langagiers de l'Union soviétique des années 1920. A la lecture des différents chapitres du livre *Pour une linguistique marxiste* on peut avoir l'impression que les exemples de Polivanov se rapportent à des endroits et à des catégories sociales n'ayant aucun rapport entre eux. La géographie des villes est très vaste : Riga, l'Estonie, Petrograd, mais aussi Tachkent. Sur la même page, on voit figurer des intellectuels de la capitale et les truands d'une ville de province. Il serait faux d'entreprendre une analyse diachronique de ses observations. Seule une analyse systématique permet de voir émerger le système que Polivanov voyait derrière des faits langagiers disparates.

Aussi, les villes où il habita sont-elles comme un puzzle gigantesque. Nous espérons avoir aidé à le composer.

© Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- COMTET Roger, 1993 : « Baldaev D.S., V.K. Belko et I.M. Isupov, Slovar' turemno-lagernogo-blatnogo žargona : rečevoj i grafičeskij portret sovetsoj tur'my » ['Baldaev D.S., V.K. Belko et I.M. Isupov, Dictionnaire du jargon des prisons, des camps et de la pègre'], *Revue des études slaves*, n° 65-3, pp. 609-615.
- IVANOV Anatolij, JAKUBINSKIJ Lev, 1932 : « Jazyk proletariata » ['Le parler du prolétariat'], in *Očerki po jazyku dlja rabotnikov literatury i dlja samoobrazovanija*, Leningrad-Moskva, pp. 107-123.
- KOLONICKIJ Boris, 2002 : « Les identités de l'intelligentsia russe et l'anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe*, n° 43/4, pp. 606-616.
- POLIVANOV Evgenij, 1931a : « O fonetičeskix priznakax social'no-grupppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka » ['Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard'], in *Za marksistskoe jazykoznanie (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 117-138.
- , 1931b : « Fonetika intelligentskogo jazyka » ['La phonétique du parler de l'intelligentsia'], in *Za marksistskoe jazykoznanie*, Moskva : Federacija, pp. 139-151.
- , 1931c : « O blatnom jazyke učaščixsja i o 'slavjanskom jazyke' revolucii » ['A propos du jargon des élèves et des 'slavonismes' de la Révolution'], in *Za marksistskoe jazykoznanie*, Moskva : Federacija, pp. 161-173.
- , 1931d : « Revoljucija i literaturnye jazyki sojuza SSSR » ['La Révolution et les langues littéraires de l'URSS'], in *Za marksistskoe jazykoznanie*, Moskva : Federacija, pp. 73-94.
- SELIŠČEV Afanasij, 1928 : *Jazyk revoljucionnoj èpoxi, Iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let (1917-1926)* ['La langue de l'époque révolutionnaire. Observations de la langue russe des dernières années (1917-1926)'], Moskva : Rabotnik prosveščeniya.
- SERGIEVSKIJ Maksim, 1927 : « Problemy social'noj dialektologii vo francuzskom jazyke XVI-XVII vv. » ['Problèmes de dialectologie sociale dans la langue française des XVI-XVII ss.'], *Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury RANION*.
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1935 : « Marksizm i social'naja lingvistika » ['Le marxisme et la linguistique sociale'], in *Obščee i germanskoe jazykoznanie. Voprosy social'noj lingvistiki*, Leningrad, pp. 22-23.



Image 3. Caricature des «Types de Russes» : de gauche à droite : Chef de district, Etudiant, Cocher, Général, Bourgeois, Lycéen, Fonctionnaire, Marchand, Secrétaire, Révolutionnaire. 1900⁴.

⁴ <http://fotki.yandex.ru/users/humus777/view/676990/?page=1>, consulté le 11.02.2014.

**Le français des scientifiques en URSS (1920-1930)
(d'après des documents du fonds André Mazon,
Institut de France)**

Vladislav RJÉOUTSKI
Université de Bristol

Résumé :

Le fonds André Mazon à l'Institut de France contient une riche correspondance entre le Comité français pour les relations scientifiques avec la Russie et un grand nombre de savants soviétiques des années 1920-1930. Outre leur intérêt pour l'étude des relations scientifiques entre la France et l'URSS, ces documents peuvent nous renseigner sur l'usage des langues dans la communication entre les savants soviétiques et les savants français. L'article propose un aperçu de l'usage du français dans l'histoire de la communication scientifique entre la Russie et l'Europe avant 1917 et quelques pistes de réflexion pour la compréhension des changements linguistiques survenus dans le milieu des scientifiques après la rupture révolutionnaire.

Mots-clés : langue française, intelligentsia, communication scientifique, France, URSS, Mazon, années 1920-1930.

INTRODUCTION

L'histoire de la langue française en Russie en tant que phénomène social et culturel n'a pas été beaucoup explorée. Le projet de recherche réalisé à l'université de Bristol sous la direction de Derek Offord répond au besoin de la connaissance de la culture et du comportement linguistiques des milieux urbains dans la période postpétroviennne, quand les élites russes ont acquis la maîtrise de quelques langues étrangères, dont le français. Ces langues, on le sait, n'étaient pas seulement des outils de communication : elles étaient assimilées parallèlement à des connaissances diverses et variées, dans le cadre d'activités culturelles et accompagnées de la consommation d'objets culturels comme livres, périodiques, tableaux, etc. Elles étaient donc de véritables vecteurs de l'évolution culturelle de la société.

Dans le présent article, il s'agit d'une approche plus limitée : la langue française est ici considérée exclusivement sous l'angle de vue de la communication scientifique. La question de l'usage des langues dans la communication entre savants après 1917 ne semble pas encore avoir été explorée en profondeur. Pourtant elle ne manque pas d'intérêt. Elle devrait jeter la lumière sur la culture linguistique d'une partie des milieux urbains, à savoir les intellectuels et plus particulièrement les savants. Avant 1917, le français avec l'allemand et, dans une moindre mesure, l'anglais, était un outil de communication important pour les savants russes. Est-ce que la Révolution a été, de ce point de vue, une véritable rupture ? C'est la question à laquelle je vais tenter d'apporter quelques éléments de réponse en m'appuyant sur les documents du fonds d'André Mazon (1881-1967) conservé à la bibliothèque de l'Institut de France.

J'ai déjà exploré ce fonds et ai publié sur la base de ces documents deux articles consacrés aux relations scientifiques franco-soviétiques dans les années 1920-1930 (Rjéoutski, 2010, 2011). Les documents de ce fonds se prêtent à mon avis à être analysés en termes de sociolinguistique historique. Avant de passer à leur analyse, je donnerai quelques indications sur l'usage du français dans le domaine scientifique en Russie.

1. LE FRANÇAIS COMME OUTIL DE COMMUNICATION SCIENTIFIQUE AVANT LA RÉVOLUTION

Avec la fondation de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg en 1724, la Russie reçut sa première institution scientifique, qui était composée exclusivement d'étrangers. Ceux-ci étaient, dans leur absolue majorité, germanophones, originaires surtout de Suisse et des pays allemands.

Quelques savants d'origine française, surtout le clan Delisle, introduisirent un peu de diversité linguistique dans ce milieu¹. Le latin était bien entendu encore considéré comme la langue de la science à cette époque et resta la principale langue de l'Académie russe jusqu'en 1773 quand les minutes de la Conférence académique (organe décisionnel qui réunissait tous les académiciens) commencèrent à être rédigées en français. Cependant, dès le début, le latin fut en concurrence avec l'allemand, pour des raisons pratiques, avec le russe, comme langue officielle de l'Empire de Russie, particulièrement avec le nouveau règlement adopté en 1747, et avec le français. Ce dernier était utilisé pour plusieurs raisons : d'abord le français était connu de presque tous les académiciens et plusieurs d'entre eux, par exemple Leonhard Euler (1707-1783) ou Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), laissèrent une correspondance substantielle en cette langue ; d'autre part, le français devint vite de rigueur si un invité d'honneur voulait assister aux assemblées académiques. En effet, les personnages haut placés et les membres de la famille impériale d'habitude ne maîtrisaient pas le latin à cette époque. L'allemand ne pouvait pas être adopté comme langue de communication dans cette situation non plus car ce n'était pas une langue de sociabilité dans le milieu de la cour, même si la grande noblesse, dans sa grande majorité, étudiait l'allemand et le maîtrisait bien pendant tout le XVIII^e siècle².

De même, ce changement linguistique, qui commençait à bousculer le latin comme langue de la science, pouvait être observé dans les publications de l'Académie russe. Avant 1770, le périodique principal de l'Académie était publié en latin, puis un sommaire en français fut ajouté ; à partir de 1803, le périodique prit le titre français : *Mémoires de l'Académie impériale des sciences*. Environ la moitié des articles étaient désormais publiés en français³.

Malgré les louanges des *philosophes*, pour qui les Lumières venaient désormais du Nord, le russe restait une langue quasiment inconnue en France avant la fin du XIX^e siècle. La bonne maîtrise du français facilitait beaucoup la correspondance entre les scientifiques au XIX^e siècle⁴, mais aussi l'insertion des savants français en Russie : aucune barrière linguistique ne se posait entre eux et leurs collègues et hôtes

¹ Nicolas-Joseph Delisle (1688-1768) ne maîtrisait pas l'allemand.

² Je me permets de diriger le lecteur vers le dossier thématique sur l'apprentissage du français et d'autres langues en Russie au XVIII^e siècle que j'ai co-dirigé : «Apprendre la 'langue de l'Europe' : le français parmi d'autres langues dans l'éducation en Russie au siècle des Lumières», sous la direction de Vladislav Rjéoutski, Derek Offord et Gesine Argent, *Vivliofika*, n° 1, novembre 2013, voir à l'adresse: <http://vivliofika.library.duke.edu/> (consulté le 5 janvier 2014).

³ Sur les langues à l'Académie des sciences de Pétersbourg au XVIII^e siècle, voir surtout Buck, 1984.

⁴ Comme le montrent les fonds d'archives de certaines grandes figures de la science russe, entre autres l'anthropologue Anatolij Bogdanov (1834-1896) et la paléontologue Maria Pavlova (1854-1938). Voir les contributions de Natalia Ossipova et de Svetlana Serova dans *Les Français dans la vie culturelle et scientifique en Russie au XIX^e siècle* (Voir biblio).

russes. Qui plus est, l'Académie impériale leur offrait au XIX^e siècle des possibilités de publier leurs travaux directement dans leur langue, en français. L'exemple des orientalistes François Bernard Charmoy (1793-1869) et Marie-Félicité Brosset (1802-1880) qui, en intégrant l'Académie des sciences de Russie, purent continuer de publier leurs travaux en français, est à ce titre éclairant⁵.

Il est encore difficile de faire le point sur la place du français comme outil de communication scientifique dans la Russie d'avant la Révolution car cela présuppose le dépouillement de la correspondance des savants russes de cette époque, et non seulement leur correspondance avec des scientifiques français, qui était naturellement menée en français (sauf le cercle, assez étroit, de slavistes), mais d'abord et surtout des correspondances avec des savants d'autres pays européens. Seul un dépouillement assez large des fonds personnels conservés tant aux Archives de l'Académie des sciences de Russie (Moscou) que dans d'autres fonds d'archives permettra de comprendre dans quelle mesure le français, au début du XX^e siècle, jouait le rôle de langue de communication pour les savants russes dans l'espace scientifique européen dans son ensemble et dans quelle mesure il était concurrencé dans ce rôle par d'autres langues, l'allemand et l'anglais en particulier.

Outre le problème de communication proprement dit, la question de la langue se posait bien sûr pour l'accès à l'information. Au début du XX^e siècle, le français restait indéniablement l'une des langues européennes dans laquelle la production scientifique était très fournie et la maîtrise de cette langue était indispensable pour un scientifique voulant faire carrière dans pratiquement n'importe quel domaine du savoir humain.

2. COMMUNICATION SCIENTIFIQUE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1917

Avant 1917, la communication scientifique entre les savants russes et les savants français se faisait à différents niveaux.

Il existait bien entendu des liens personnels, souvent tissés lors des séjours des savants russes en France. C'est à Paris qu'André Mazon se lia avec Vasilij Alexeev (Vasili Alekseev, 1881-1951), futur orientaliste de renom et membre de l'Académie russe des sciences, qui étudiait le français en recourant notamment aux services de Mazon (Bankovskaja, 2008). Des relations professionnelles et personnelles liaient à la France d'autres scientifiques russes de cette époque. Des liens amicaux et professionnels se tissèrent entre Konstantin Vojenskij (Voïenski, 1860-1928), chef des Archives au ministère de l'Instruction publique, et André Mazon. Vojenskij

⁵ Voir sur eux les contributions de Lorraine de Meaux et d'Olga Iodko, in *Les Français dans la vie culturelle et scientifique en Russie au XIX^e siècle*, op.cit. De même plusieurs ingénieurs français de talent qui entrèrent au service de la Russie (J.-D. Bazaine (1786-1838), M. Destrem (1788-1855), etc.) purent continuer de publier en français.

aida Mazon à faire ses recherches sur l'écrivain russe Ivan Gontcharov (1812-1891). En retour, Mazon lui envoya un exemplaire dédicacé de ses deux thèses de doctorat. Dans une des lettres qu'il lui adressa, Mazon évoque la possibilité de traduire le livre de Vojenskij *Napoléon et ses maréchaux* en français, la préparation d'une exposition sur le centenaire de la guerre de 1812, à laquelle les archives françaises, et en particulier les archives du ministère de la Guerre, prirent la part la plus active, la création d'un comité de préparation à Moscou pour la fondation d'un musée de la guerre de 1812. Vojenskij publiait des articles dans des revues françaises. En 1914, par l'intermédiaire de Mazon, il mena des pourparlers avec le rédacteur de la *Revue des Études Napoléoniennes* au sujet de la publication de la liste des officiers français faits prisonniers pendant la campagne de 1812. En 1914, Vojenskij fut décoré de l'ordre français de Chevalier de l'instruction publique.

A.A. Šaxmatov (Chakhmatov, 1864-1920) éminent philologue russe, spécialiste de phonétique, d'histoire de la langue russe et des manuscrits russes, membre de l'Académie impériale des sciences et de plusieurs académies étrangères, entretint lui aussi des liens scientifiques et amicaux avec des savants français. Ainsi, il se trouva en correspondance avec André Laronde qui faisait part au savant russe de ses succès professionnels et de ses projets. Mazon lui-même connaissait Šaxmatov. En 1900, il lui annonça qu'il jouait le rôle d'intermédiaire dans les pourparlers avec les héritiers de l'académicien Albert Vandal (1853-1910) pour localiser les archives du baron Georges Charles de Heeckeren d'Anthès (1812-1895)⁶. Šaxmatov envoya à Mazon et à l'École des Langues orientales à Paris des publications de l'Académie des sciences de Russie.

Sergej Ol'denburg (1863-1934), orientaliste et indianiste, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, puis de l'Académie des Sciences de l'URSS, ministre de l'Instruction publique en 1917, se trouvait en correspondance avec Mazon. Louis Réau (1881-1961), le premier directeur de l'Institut Français de Saint-Pétersbourg, s'adressait aussi à lui pour des consultations. En octobre 1912, Réau lui écrivit une lettre, lui rappelant leur rencontre inopinée au Palais de Marbre, pendant laquelle Ol'denburg mentionna le catalogue de l'exposition sur Mikhail Lomonossov, organisée par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Réau demanda de lui envoyer un exemplaire du catalogue pour son travail sur les relations entre la Russie et la France dans le domaine de l'art⁷.

D'autre part, au XX^e siècle, on voit la volonté d'établir des relations institutionnelles entre les savants français et russes. Il s'agit en particulier de la fondation de l'Institut Français de Saint-Pétersbourg, en 1912-1913,

⁶ Georges Charles de Heeckeren d'Anthès fut un sénateur français. Il est surtout connu en Russie grâce au duel lors duquel il blessa mortellement le poète Alexandre Pouchkine.

⁷ Sur tous ces cas, voir Rjéoutski, Faure, 2001.

qui devint un établissement phare de la science française en Russie⁸. L'Institut Français fut créé dans la mouvance de l'Alliance franco-russe, qui scella l'amitié des deux pays en 1892, et qui aida la France à sortir d'un isolement politique après la défaite dans la guerre franco-prussienne de 1870. L'Institut Français devait faciliter les séjours des savants français en Russie et leurs contacts avec les savants russes, organiser des manifestations qui permettraient de mieux représenter la science française en Russie et la culture française en général, et enfin, aider à la diffusion du français.

Après la Révolution, au niveau institutionnel, la science russe connut une grande crise ; plusieurs scientifiques de renom disparurent dans la tourmente révolutionnaire, certains émigrèrent. Après la fin de la guerre civile, la science russe passa par une période de transformations qui se caractérisa notamment par la création de nouvelles structures scientifiques qui firent appel à des nouveaux cadres. A partir de l'année 1928, commencèrent des purges académiques. En 1928, l'Académie des sciences d'Ukraine dut souffrir des purges staliniennes, en 1929, ce fut le tour de l'Académie des sciences de l'URSS, où un sixième des effectifs fut licencié. En 1929-1931, près d'une centaine d'employés de l'Académie furent arrêtés dans le cadre de l'«affaire académique», y compris des académiciens bien connus comme Andreï Platonov (1899-1951), Evgenij Tarlé (1874-1927), Dmitrij Lixačev (1906-1999). En 1929, Ol'denburg fut démis de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie et remplacé bientôt par Vjačeslav Volgin (1879-1962), un candidat communiste qui avait été imposé à l'Académie⁹.

Dans ces années, André Mazon remplit la fonction de secrétaire du Comité français pour les relations scientifiques avec la Russie, créé fin 1925, dont l'objectif était de renouveler les relations entre la science française et la science russe interrompues pendant la Guerre civile.

3. LE FONDS ANDRÉ MAZON COMME SOURCE POUR L'ÉTUDE DE L'USAGE DES LANGUES DANS LA COMMUNICATION SCIENTIFIQUE

Les archives de Mazon à l'Institut de France renferment une grande collection de lettres envoyées dans les années 1920-1930 par des scientifiques russes cherchant à venir en France pour une mission scientifique ou, plus rarement, un séjour privé. Dès 1926, le nombre de lettres des scientifiques soviétiques adressées à Mazon et concernant les demandes de visas pour l'entrée en France atteint presque une trentaine. Il continue de croître dans les années suivantes en dépassant une centaine de demandes certaines années. Dans leur absolue majorité, ces lettres sont

⁸ Sur l'Institut Français de Saint-Petersbourg, voir Rjéoutski, Faure, *op.cit.*

⁹ Voir sur cette question Lagno, 2009.

manuscrites et sont signées par les demandeurs, ce qui permet d'avoir une certaine certitude qu'elles sont écrites par eux-mêmes.

On trouve des lettres rédigées dans un français impeccable. C'est le cas des personnes déjà mentionnées comme Ol'denburg, Platonov, Tarlé, et de nombreux autres savants appartenant à l'élite scientifique qui s'était formée avant la Révolution. Certains d'entre eux ont fait des séjours prolongés en France avant la Révolution, et, parfois, ont fait une partie de leurs études universitaires en France. C'est par exemple le cas de Dora Pesker, administratrice à l'hôpital Saint Nicolas et professeur à l'Institut psycho-neurologique à Leningrad, qui a soutenu sa thèse de médecine à l'université de Paris. Dora Pesker a publié des articles dans des revues médicales françaises¹⁰.

Le futur académicien Evguenij Tarlé a fait de nombreux séjours en France avant la Première guerre mondiale. Il n'est pas étonnant qu'il montre beaucoup d'aisance en français comme en témoignent ses lettres à André Mazon¹¹. Le cas de Sergej Ol'denburg est aussi suffisamment clair : il vient d'une famille noble, son père est colonel du régiment de la garde de Moscou et le français, dans les années 1860-1870, est toujours incontournable dans l'éducation nobiliaire. On trouve d'autres cas de ce genre, par exemple, Konstantin Vojnovskij-Krigrer (1894-1979), un géologue de grand talent, qui écrit dans un français impeccable¹². Il vient d'une famille noble, son père était un haut gradé militaire, et il a sans doute bien appris le français dans son enfance. Il a obtenu une mission en Allemagne et en France, mais ses contacts avec des scientifiques étrangers lui vaudront d'être arrêté en 1936 et condamné à dix ans de camp.

Tous les scientifiques qui se sont formés sous l'Ancien régime ne sont pas francophones pour autant. Par exemple, il ne semble pas que Vladimir Germanovič Bogoraz (1865-1936), linguiste, ethnographe et écrivain, maîtrise suffisamment le français. Toutes ses lettres à Mazon sont écrites en russe¹³. Bogoraz venait d'un milieu de marchands et d'une famille de rabbins. Il alliait son activité scientifique à une activité révolutionnaire ; il a passé plusieurs années aux Etats-Unis et a beaucoup publié en anglais.

La lettre de Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974), spécialiste des langues caucasiennes, professeur à l'Institut oriental de Moscou, témoigne d'une bonne maîtrise du français. Mais certaines formules ne sont pas authentiques, voire sont erronées et montrent un manque certain de communication écrite dans cette langue. Par exemple (les éléments erronés sont en gras) :

¹⁰ Institut de France, fonds André Mazon, n° 6780 (lettre d'E. Tarlé). Je n'ai pas trouvé beaucoup d'informations sur Anna Lubarskaja (1883-?), spécialiste de l'enseignement des langues étrangères, qui s'adresse aussi à Mazon en 1926 dans une lettre écrite dans un français parfaitement correct et élégant. *Ibid.* (lettre à André Mazon du 19 juin 1926).

¹¹ *Ibid.* (lettre à André Mazon de l'été 1926).

¹² *Ibid.*, n° 6781, f° 235-236.

¹³ *Ibid.*, f° 254 (lettre à André Mazon de juin 1928).

Je vous prie de vouloir bien me répondre **par** l'adresse suivante (...),

(...) il serait bien nécessaire d'envoyer **la vise** pour moi et pour ma femme¹⁴.

Remarquons que Jakovlev est de presque vingt ans plus jeune que Tarlé et qu'il a terminé le lycée sans doute peu avant la Première guerre mondiale, donc n'a sans doute pas eu le temps de consolider ses acquis linguistiques scolaires lors d'un séjour en France¹⁵. C'est aussi un français plutôt correct mais parfois un peu gauche qu'on trouve dans la lettre de Mixail Fëdorovič Ivanickij (1895-1969), spécialiste d'anatomie, l'un des fondateurs de l'école d'anatomie dynamique¹⁶. Ivanickij, qui appartenait sans doute à une famille noble, venait de terminer le lycée quand la Première guerre mondiale a commencé, il est donc douteux qu'il ait pu faire des séjours en France avant 1917. Il est aussi intéressant de noter que Jakovlev et Ivanickij écrivent à Mazon de Berlin où ils sont en séjour, et on sait à quel point l'emprise culturelle de l'Allemagne en Russie à cette époque est grande. On trouve aussi dans les archives de Mazon une lettre d'Abram Fëdorovič Ioffë (Ioffë, 1880-1960), célèbre physicien. Ioffë était issu d'une famille marchande. Il a étudié en Russie mais aussi en Allemagne, à l'université de Munich. L'objet de sa lettre est l'organisation d'un séjour en France de son élève Kirill Sinel'nikov (1901-1966, futur membre de l'Académie des sciences d'Ukraine), qui doit s'y rendre pendant son stage en Angleterre au laboratoire de Rutherford et de Kapica (Kapitsa)¹⁷. Son français est, pourrait-on dire, opérationnel, il fait beaucoup d'erreurs, mais est de toute évidence capable de correspondre dans cette langue. Il se plaint néanmoins dans sa lettre de l'absence de nouvelles des collègues français (il mentionne en particulier Pierre et Marie Curie et Perrin, sans doute Jean Perrin, prix Nobel de physique de l'année 1926).

En 1927, Alexandr Vladimirovič Palladin (1885-1972), un grand biochimiste, plus tard président de l'Académie ukrainienne des sciences, s'adresse à Mazon pour des affaires de visa¹⁸. Palladin écrit sa lettre en russe, mais il cite quelques phrases en français ce qui montre qu'il comprend cette langue, mais n'est peut-être pas capable de l'écrire. Palladin a étudié à l'université de Heidelberg et était sans doute plus germanophone que francophone. La lettre de Mixail Pan'kov elle, est complètement rédigée en russe. Pankov écrit à Mazon aussi de Berlin, qui est une véritable Mecque pour l'intelligentsia soviétique à cette époque. Pankov était avant adjoint au directeur du département des Arts du Ministère de l'Éducation (probablement en Ukraine) et, en 1927, faisait partie du comité éditorial de la revue *Avangard* qui exprime, précise-t-il,

¹⁴ *Ibid.*, f° 84 v. (lettre à André Mazon du 12 mai 1926).

¹⁵ Pour Jakovlev la visite en France avait d'autant plus d'importance que sa sœur y habitait à cette époque.

¹⁶ *Ibid.*, f° 91 (lettre à Mazon du 2 octobre 1925 (1926 ?)).

¹⁷ *Ibid.*, n° 6781, f° 234-235.

¹⁸ *Ibid.*, f° 193-193 v.

tout ce qu'il y a de plus progressif dans l'art. Il rappelle à Mazon, d'une façon un peu insistante, que lors du séjour de celui-ci à Kharkov, il a promis d'aider les collègues ukrainiens à obtenir un visa français¹⁹.

Bien sûr, le fait que la lettre soit rédigée en russe et non en français ne prouve pas forcément que la personne était incapable de parler ou écrire en français et encore moins qu'elle n'avait pas de contacts en France, c'est quelque chose qui doit être vérifié au cas par cas. Un exemple dans ce sens est fourni par la lettre de Klara Vladimirovna Roll. Professeur à l'Institut des mines [*Gornyj Institut*] de Dnepropetrovsk, elle écrit à Mazon en russe, probablement profitant du fait qu'il était russisant. Mais elle est en contact avec le professeur Fourneau, secrétaire de la Société physico-chimique de France et compte elle-même parmi les membres de cette société. La lettre de Margarita Rudomino (1900-1990), directrice de la Bibliothèque d'Etat des littératures étrangères, est écrite entièrement en russe. Là encore cela ne veut pas dire que Rudomino ignore le français, quelques jours plus tard elle envoie à Mazon un télégramme en français²⁰. Rudomino vient d'une famille avec des horizons culturels très larges. Sa tante est devenue professeur à la Sorbonne et épouse du linguiste Gustave Guillaume. Rudomino elle-même, c'est bien connu, est l'initiatrice de la création des cours de langues étrangères qui seront la base de l'Institut des langues étrangères de Moscou (1930). Par ailleurs, le formulaire qu'elle a rempli, si elle l'a fait elle-même, témoigne d'une bonne connaissance de la langue française²¹.

D'autres documents dans le même fonds montrent que, si la connaissance du français n'est plus la même en URSS qu'avant 1917, tous les scientifiques n'ont pas tourné le dos à la France et beaucoup continuent à entretenir des contacts professionnels avec leurs collègues français. Quand Paul Langevin vient en Russie en 1928, il donne plusieurs conférences, notamment à la Société de physique de l'URSS, et en français, et l'accueil semble partout avoir été chaleureux et l'intérêt très grand²².

CONCLUSION

Les archives de Mazon contiennent en tout quelques centaines de lettres écrites par des scientifiques soviétiques, toutes disciplines confondues. L'analyse de toutes ces lettres prendra bien entendu quelque temps. Il s'agit ici de proposer quelques idées et pistes de recherches.

D'abord, si les élites scientifiques russes formées sous l'ancien régime n'étaient pas toujours francophones, une bonne connaissance du

¹⁹ *Ibid.*, f° 194-195 v.

²⁰ *Ibid.*, f° 216 v.-218.

²¹ *Ibid.*, f° 222-223.

²² *Ibid.*, f° 239-239 v.

français était néanmoins assez fréquente dans ce milieu et s'explique souvent par une communication intense avec des collègues étrangers et souvent des séjours en France. L'éducation privilégiée donnait parfois un lustre supplémentaire au français de quelques scientifiques, mais elle n'était pas décisive, me semble-t-il, le rôle du français dans la communication scientifique à cette époque était énorme et cette langue était apprise par quiconque aspirait à une vraie carrière scientifique. Les membres de cette vieille garde de la science russe, quand ils ont survécu aux bouleversements révolutionnaires, ont pu renouer les liens avec leurs collègues français et utilisèrent le français dans leur correspondance, du moins avant que le rideau de fer ait sérieusement compliqué la communication des savants soviétiques avec l'étranger.

La situation des jeunes était différente et leur niveau en français généralement semble bien inférieur à celui de leurs confrères plus âgés. Néanmoins plusieurs d'entre eux utilisent leurs savoir-faire linguistique afin d'avoir des contacts avec la France. Le problème, c'est que le temps qui leur est imparti est très court.

Dès le début des années 1930, avec les purges des milieux académiques et la progressive fermeture des frontières, les missions en Occident deviennent de plus en plus difficiles à organiser. Le nombre de demandes adressées au Comité pour les relations scientifiques avec la Russie chute très considérablement dans ces années.

Combien sont ceux qui ignorent le français parmi les scientifiques soviétiques à cette époque ? Il est impossible de le dire pour l'instant et les archives de Mazon ne peuvent évidemment pas nous renseigner sur cette question. Mais Mazon lui-même, après une mission d'observation qui lui a été confiée par le ministère français de l'Éducation, constate avec amertume que la Révolution

a balayé la connaissance du français en même temps que la société qui s'en prévalait ; elle a amené au pouvoir un grand nombre d'hommes qui avaient acquis, durant leur exil politique, une culture allemande ou anglo-saxonne ; elle a orienté la jeunesse, dont le mot d'ordre est d'être positif et réaliste, vers l'étude d'autres langues qui passent là-bas pour être d'une utilisation plus immédiate, l'allemand et l'anglais²³.

© Vladislav Rjéoutski

²³ Institut de France, fonds André Mazon, n° 6780, f° 408.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BANKOVSKAJA M., 2008 : « Russkij aspirant-kitaist v Zapadnoj Evrope (iz biografii akademika V.M. Alekseeva) » [‘Un doctorant sinologue russe en Europe occidentale (biographie de l’académicien V.M. Alekseev)’], in *Vseobščaja istorija i istorija kul’tury. Peterburgskij istoriografičeskij sbornik* [‘Histoire universelle et histoire de la culture. Recueil historiographique pétersbourgeois’], Sankt-Peterburg : Liki Rossii, pp. 11-44.
- BUCK Christopher D., 1984 : « The Russian Language Question in the Imperial Academy of Sciences », in *Aspects of the Slavic Language Question*, vol. II, dir. R. Picchio, H. Goldblatt, New Haven : Yale Concilium on International and Area Studies, pp. 187-234.
- LAGNO A., 2009 : « Funkcii nepremennogo sekretarja AN SSSR. Na primere dejatel’nosti akademika V.P. Volgina » [‘Les fonctions du secrétaire perpétuel de l’Académie des sciences de l’URSS. Sur l’exemple de l’académicien V.P. Volgin’], *Gosudarstvennoe upravlenie. Elektronnyj vestnik*, n° 21, décembre 2009 <http://ejournal.spa.msu.ru/images/File/2009/21/Lagno.pdf> (consulté en septembre 2010).
- RJÉOUTSKI Vladislav, 2010 : « André Mazon, VOKS i sovetsko-francuzskoe naučnoe sotrudničestvo (do vtoroj mirovoj vojny) » [‘André Mazon, VOKS et le rapprochement scientifique franco-soviétique »], in *Francuzy v naučnoj i intellektual’noj žizni Rossii*, A.O. Tchoubarian, F.-D. Liechtenhan (dirs), Moskva : Olma-press, pp. 293-300.
- , 2011 : « André Mazon et les relations scientifiques franco-russes (avant la Seconde guerre mondiale) », *Revue des études slaves*, numéro spécial consacré à André Mazon, n° 82/1, pp. 95-113.
- RJÉOUTSKI Vladislav, FAURE Christian, 2001 : *L’Institut Français et l’Alliance Française de Saint-Pétersbourg*, Sankt-Peterburg: Institut Français de Saint-Pétersbourg.
- TCHOUBARIAN A.O., LIECHTENHAN F.-D., RJÉOUTSKI V., OKOUNEVA O., *Les Français dans la vie culturelle et scientifique en Russie au XIX^e siècle* (à paraître aux éditions de l’Institut d’histoire universelle de l’Académie des sciences de Russie).



Image 1. A.P. Karpinskij et S.F. Oldenburg reçoivent le professeur André Mazon (deuxième depuis la gauche), membre de l'Académie des Sciences. 1928²⁴.

²⁴ <http://kalser.ru/index.php?option=com>, consulté le 24.01.2014.

La ville, quand tu nous parles ! (le parler populaire des villes)

Irina THOMIÈRES
(*Université de Paris IV – Sorbonne*)

Résumé :

Dans cet article, nous analyserons les caractéristiques du parler russe populaire des villes. Nous examinerons le fonctionnement des formes appartenant au parler populaire aussi bien dans les textes littéraires que dans les blagues. Notre approche se fondera sur la théorie du prototype et élucidera les caractéristiques linguistiques du parler populaire des villes. Nous compléterons également la définition du parler populaire qui s'avère être un problème d'ordre sociolinguistique.

Mots-clés : parler populaire des villes, russe moderne, blagues, langue russe littéraire, théorie du prototype, description du russe, grammaire russe.

INTRODUCTION

Il n'est pas chose aisée de s'attaquer au «gorodskoe prostorečje»¹, compte tenu des études remarquables déjà effectuées sur la question². Nous allons essayer de relever ce défi en nous aidant de certaines notions propres à la pragmatique. Notre article s'articule en plusieurs parties. Après avoir délimité notre objet d'étude et la notion de «locuteur prototypique», nous nous pencherons sur l'analyse de deux types de corpus : les blagues d'une part, les textes littéraires satiriques, de l'autre. Nous verrons que le «gorodskoe prostorečje» y est l'origine du comique tout en y jouant le rôle principal et/ou secondaire.

1. PROBLÈMES DE DÉLIMITATION

1.1. LE «GORODSKOE PROSTOREČJE»

Dans ce travail, nous faisons nôtre la définition du «gorodskoe prostorečje» (le GP) telle qu'elle a été formulée par les représentants de l'école fonctionnelle de sociolinguistique de Moscou³, à savoir un «discours non codifié, socialement limité, des habitants des villes, qui se situe hors des limites de la langue littéraire»⁴. Conformément à ces chercheurs, le GP est l'une des composantes de la langue nationale [*'nacional'nyj jazyk'*], au même titre que les dialectes, les jargons [*'žargon'*], la langue parlée (langue de la conversation ou langue orale familière [*'razgovornaja reč'*]⁵)

¹ Traduction française : «langue de la population peu éduquée» ou «parler populaire des villes».

² Les chercheurs dans ce domaine se sont avant tout appliqués à dresser un répertoire des moyens linguistiques propres au «gorodskoe prostorečje».

³ En réalité, le terme «prostorečje» (non accompagné de l'adjectif) a été introduit par le linguiste russe D. Ušakov et désignait «le parler de la population urbaine pas ou peu éduquée et qui ne maîtrise pas la norme littéraire» («reč' neobrazovannogo i poluobrazovannogo gorodskogo naselenija, ne vladejuščego literaturnymi normami»). www.ru.wikipedia.org, consulté le 14.01.2014.

⁴ La linguiste Kapanadze parle de «nenormirovannaja, social'no ograničennaja reč' gorožan, naxodjaščiasja za predelami literaturnogo jazyka», c'est-à-dire le parler non normé, socialement limité des citadins, qui se trouve en dehors de la langue standard (Kapanadze, 1984, p. 5).

⁵ La «razgovornaja reč'», selon E.A. Zemskaja, peut être définie comme «la langue spontanée des locuteurs de la langue littéraire, qui se manifeste lors des contacts spontanés et en l'absence de rapports hiérarchiques entre les locuteurs» (Zemskaja, 1970, p. 9). De la sorte, cette variété du langage se distingue du GP par le fait que le locuteur maîtrise la langue littéraire.

et, bien sûr, la langue normée (appelée «literaturnyj jazyk» [‘langue littéraire’] ou, plus précisément, «kodificirovannyj literaturnyj jazyk» [‘langue littéraire codifiée’]).

1.2. UN LOCUTEUR PROTOTYPIQUE

Le point de départ de notre réflexion dans cet article est la blague suivante :

1) Očen’ **intelegentnaja** i **obrozovanaja** semja prodast **dve** pianiny i **odnu** rojalju, **katorye** stojat u nas v kalidore i mešajut vešat’ **pol’ty** i pinžaki. Pokupatelju, **katoryj** zaberjot vsjo vmeste, podarim radivu⁷.

[Une famille d’intellectuels fort bien instruits vend deux pianos droits et un piano à queue qui se trouvent dans notre couloir et nous empêchent de ranger nos manteaux et nos vestes. Au client qui achètera le tout on offrira un radio].

Les chercheurs dans le domaine du GP divisent généralement les locuteurs de la langue russe en deux catégories, à savoir les IC et les MOC. Un IC est un «obrazovannyj intelligentnyj čelovek» [litt. ‘une personne cultivée appartenant à l’intelligentsia’]. Il maîtrise les normes de la langue littéraire, de la langue parlée et du GP. Il y a, d’autre part, le MOC, «malobrazovannyj čelovek» [litt. ‘une personne peu cultivée’], qui ne maîtrise ni la langue littéraire, ni la langue parlée (Breuillard, 2009, p. 3). De ce point de vue, le choix de la blague (1), qui met en évidence la figure d’un intellectuel [‘*intelligent*’] n’est pas anodin. Les intellectuels constituent une partie intégrante des locuteurs éduqués. En effet, si l’on essaie de définir un intellectuel par un ensemble des «conditions nécessaires et suffisantes» (CNS), on recensera en premier lieu le fait d’avoir fait des études (ce qui d’ailleurs figure explicitement dans la définition d’un IC citée ci-dessus), mais aussi d’autres traits, comme avoir de bonnes manières, et ainsi de suite. On pourrait enfin penser à un physique soigné, mais aussi, chose essentielle pour notre article, une façon particulière de s’exprimer. Un intellectuel, même s’il maîtrise le GP, ne se doit pas de l’utiliser.

Cette façon de définir un intellectuel en fonction de la langue qu’il utilise mérite une attention particulière. Ce sujet avait passionné dans les années 1930 Evgenij Polivanov (1891-1938), qui a consacré plusieurs études à dégager les caractéristiques phonétiques propres à un intellectuel. Le parler de l’intelligentsia se démarque des autres parlers, ou sociolectes, par le nombre de phonèmes d’un côté et par la manière dont il intègre les mots empruntés, écrivait-il⁸.

⁷ Nous reproduisons ici l’orthographe d’origine. Chaque mot compte au moins une faute d’orthographe.

⁸ Voir à ce sujet l’étude récente de Simonato, 2012.

D'après une étude récente de B. Kolonickij, au début du XX^e siècle, les contemporains notaient plusieurs caractéristiques saillantes d'un membre de l'intelligentsia (un «intellectuel» typique) :

On ne peut, certes, définir une sorte d'«uniforme» intellectuel permanent, mais l'apparition, au début du XX^e siècle, des stéréotypes liés à la perception d'un intellectuel «typique» semble incontestable. En négliger le style (en suivant, par exemple, la mode mondaine) pouvait compromettre la réputation de «vrai intellectuel». (guillemets de l'auteur, Kolonickij, 2002, p. 604)

Depuis les années 1920, la relation entre ces deux types de parler constitue le fondement même et la raison d'être de la blague (1) qui se laisse, en effet, scinder en deux parties. Il y a, d'une part, le préambule, à savoir *očen' intelligentnaja i obrazovannaja sem'ja*⁹ [«une famille d'intellectuels fort bien instruits»]. Ce qui suit (*prodast* jusqu'à *radivu*) pourrait être considéré comme le corps de la blague. Les deux parties sont séparées par le phénomène généralement appelé «attente trompée», qui est à l'origine de l'effet comique. En effet, le simple fait de mentionner la figure de l'intellectuel est chargé de sens car laisse au lecteur présager qu'une des CNS mentionnées qui le définissent vont «se réaliser», se manifester au niveau du contenu ou de la forme de l'annonce. Il en va cependant tout autrement, car l'on y découvre toute une série de lexèmes que l'on ne s'attend pas à entendre (ou, plus exactement, à voir écrit) par un intellectuel. Ces lexèmes appartiennent justement au GP :

Pianina, rojalja, kalidor, pol'ty, pinžak, radiva, déformations des mots standards, respectivement : *pianino, rojal', koridor, pal'to, pidžak, radio* [«piano, piano à queue, couloir, manteau, veste, radio»].

1.3. PARLER COMME L'INTELLIGENTSIA

En parlant d'intelligentsia, nous nous voyons dans l'obligation de faire appel à une autre théorie linguistique, à savoir la théorie du prototype, formulée par la linguiste américaine Eleanor Rosch (professeur à l'Université de Berkeley) et développée ensuite par divers chercheurs en France dont, en premier lieu, Georges Kleiber. Cette théorie a en effet proposé de catégoriser les objets (au sens large) en fonction de ressemblance de famille. Il s'agit d'une catégorisation graduelle, dans laquelle certains membres de la catégorie sont considérés comme plus représentatifs que d'autres. Par exemple, un moineau est au centre de la catégorie des oiseaux, alors qu'un pingouin se trouve à la périphérie de celle-ci. Appliqué à notre sujet d'étude, voici le constat qui s'impose. Un membre de l'intelligentsia se situe au centre de la catégorie des IC. Or, un intellectuel qui ne maîtrise pas le parler de l'intelligentsia se trouve, lui, à

⁹ Nous avons volontairement corrigé ici les erreurs d'orthographe présentes dans l'exemple 1.

la périphérie de cette catégorie. Cette situation fut décrite par Evgenij Polivanov :

Mais ce qui importe pour nous dans le cas présent, ce n'est pas de faire la liste des mots prononcés avec le *l* moyen (par tous les représentants de l'intelligentsia ou par certains d'entre eux), mais la présence même de ce phonème (représentation sonore phonique) comme caractéristique phonétique du dialecte du groupe social en question. Il importe de noter que dans le premier des exemples cités, lors de la prononciation de la note *la*, la présence ou l'absence du *l* moyen servait de critère pour distinguer le «parler de l'intelligentsia»¹¹ : une chanteuse qui prononçait, pour dire *la*, ou bien *la* (dur) ou bien *l'a* (mou) était aussitôt définie comme «ne faisant pas partie de notre monde». (guillemets de Polivanov, 1931, p. 149)

Le fait que, en règle générale, la blague (1) atteigne l'effet comique auprès de locuteurs de la catégorie des IC, démontre clairement que la façon de s'exprimer, et notamment l'absence de phénomènes propres au GP, constitue l'une des propriétés prototypiques d'un intellectuel. Or, cela nous mène au problème suivant. Il arrive qu'un IC ait recours au GP dans des contextes comiques. Cette problématique, qui sera au centre de notre étude, sera abordée en prenant comme exemple deux types de textes. Nous allons analyser d'une part les blagues, de l'autre, les textes littéraires.

2. LE GP DANS LES BLAGUES

Pour aborder le rôle du GP dans le comique, nous ferons appel à l'outil méthodologique dit du raisonnement d'Occam, ou du «rasoir d'Occam». Le principe du raisonnement d'Occam renvoie à celui de parcimonie. Pour approfondir notre analyse, nous allons l'illustrer par quelques exemples.

D'abord, nous allons revenir à la blague (1).

Očēn' intelegentnaja i obrozovanaja semja prodast dve pianiny i odnu rojalju, katorye stojat u nas v kalidore i mešajut vešat' pol'ty i pinžaki. Pokupatelju, katoryj zaberjot vsjo vmeste, podarim radivu.

On remarque que cette phrase présente des caractéristiques saillantes. Le GP n'y est pas seulement la base du comique, il y joue le rôle du véritable acteur. Des cas de figure similaires, tout en étant rares, ont cependant pu être relevés. Ainsi, dans d'autres phrases, toute une série de contextes mettent en valeur le verbe *ložit'* ['poser à plat, mettre'], propre au GP :

¹¹ Polivanov emploie ici le terme «intelligentskij vygovor» ['parler', 'type d'élocution'], qui signifie uniquement la prononciation de l'intelligentsia, alors que *intelligentskij jazyk* ['parler de l'intelligentsia'] renvoie à la totalité des caractéristiques du parler de l'intelligentsia (vocabulaire, morphologie, phonétique).

(2) Počemu na Zapade dorogi xorošije, a u nas ploxije ? – Potomu što u nix kladut asfal't, a u nas – **ložat**.

[Pourquoi en Occident, les routes sont en bon état et chez nous, en mauvais état ? – Parce que chez eux, on pose l'asphalte correctement et chez nous, n'importe comment. (Forme populaire du verbe «poser»)]

Cette blague possède la structure suivante : question – réponse. D'une manière générale, la question introduite par *počemu* implique l'existence d'une cause susceptible d'expliquer un fait donné. Le rapport de cause à effet est, *a priori*, de nature logique. De plus, la phrase interrogative citée est une phrase complexe avec une conjonction adversative *a* [ici : 'alors que'], de sorte que le narrateur oppose l'Occident¹² et la Russie. En suivant un raisonnement logique et conformément au principe de la pertinence, on pourrait supposer que la réponse fait appel à une explication d'ordre économique (pas assez de moyens financiers), géographique (l'immensité du territoire), ou à toute autre raison objective. Or, contrairement au principe d'Occam, la réponse, tout en reprenant la structure adversative utilisée dans l'interrogation, conditionne l'état des routes à la façon de travailler en Occident et en Russie. Mais ce qui crée véritablement l'effet comique, c'est la spécificité des moyens lexicaux utilisés.

En effet, au niveau formel, deux verbes sont opposés, *klast'* et *ložit'*. Au niveau référentiel, tous deux font appel à une même action ['poser quelque chose à plat']. La différence se situe au niveau stylistique et socio-linguistique. *Klast'* appartient à la langue littéraire, alors que *ložit'* relève du GP. On peut en conclure que la blague (2) est susceptible d'être comprise par un IC (qui pourrait désigner par un verbe appartenant au GP le fait de mal faire son travail), mais non pas par un MOČ, car ce dernier ne maîtrise pas les normes de la langue littéraire. Cette opposition linguistique «norme – hors norme», reformulée comme «bien dit – mal dit», par transfert métaphorique, se répercute sur le sens référentiel des verbes *klast'* ['poser l'asphalte comme il faut, bien faire'] et *ložit'* ['poser mal, mal faire son travail'].

Voici une autre blague où figure le couple de verbes *klast'* et *ložit'* :

(3) A vy znaete, što bezgramotnyx teper' v grob ne kladut, a **ložat** ?

[Savez-vous que maintenant, les analphabètes, on ne les met pas dans un cercueil comme il se doit, mais n'importe comment ?]

La blague 3 fait appel au concept russe de *bezgramotnost'* ['analphabétisme'¹³]. Elle établit un rapport direct entre le statut social du

¹² Ce substantif est utilisé en russe avec une majuscule.

¹³ Nous préférons cependant de parler ici d'«absence de culture écrite», qui entraîne l'usage du GP.

défunt et ce que l'on fait de son corps. *Klast'* et *ložit* sont synonymiques au niveau dénotatif, et le sens de la blague est dès lors difficile à saisir. Cependant, étant donné l'emploi de deux verbes différents, le lecteur (ou celui qui écoute la blague) est censé faire appel à ses connaissances linguistiques et, s'il maîtrise la langue littéraire, il peut comprendre le texte de façon adéquate.

Notre exemple 4 mérite aussi une attention particulière :

4) *Staruške v avtobuse ne ustupajut mesta. Ona setuet :*

— *Intelligenty perevelis'.*

Sidjaščij : — *Intelligentov, mamaša, do..*¹⁴, **mestov** ne xvataet.

[Une vieille dame monte dans un bus, personne ne se lève pour lui céder la place. Elle se plaint :

— Il n'y a plus d'intellectuels dans notre société.

Un type qui est assis : — Les intellectuels, ma petite dame, il y a en a plein, ce sont les places qui manquent].

Cet exemple met en évidence le génitif pluriel *mestov*, forme non-normative (la forme normative du génitif pluriel du substantif *mesto* est *mest*). Employer des lexèmes et des expressions qui appartiennent au GP est suffisante pour faire comprendre au lecteur que la personne assise n'appartient pas à la catégorie des intellectuels.

3. LE GP DANS LES TEXTES

Après avoir décrit des blagues¹⁵ qui mettent en œuvre certains usages propres au GP, nous allons nous tourner vers les textes littéraires en essayant de mettre en évidence le rôle que le GP y joue. En prenant comme exemple les nouvelles de Mikhaïl Zoščenko¹⁶ (1894-1958), nous passerons en revue certains phénomènes propres au GP tout en les divisant en catégories telles que la phonétique, le lexique, la morphologie et la syntaxe.

Pour ce qui est de la phonétique, on note une série de phénomènes particuliers. On relève, par exemple, le phénomène de la dissimilation des consonnes d'après le lieu et le moyen de formation :

[*kəl'ídór*] à la place de [*kər'ídór*] — couloir,

[*s'íkl'ítár'*] à la place de [*s'íkr'ítár'*] — secrétaire,

[*trAnváj*] à la place de [*trAmváj*] — tramway.

¹⁴ L'expression obscène «il y en a tout plein» ne figure pas ici de façon explicite pour des raisons évidentes.

¹⁵ En réalité, l'analyse du corpus a révélé que les blagues «linguistiques» qui ont pour objet le GP sont très peu nombreuses. Nous avons cité et analysé ici les plus significatives.

¹⁶ Nous motiverons ci-dessous les raisons de ce choix.

Le mot *kolidor* figure effectivement dans notre corpus (blague 1), où l'on note l'apparition du «l» à la place du «r»¹⁷. De même, dans le domaine de la phonétique, on note la disparition du hiatus. Un [j] ou un [v] s'insèrent en effet entre deux voyelles, ce qui donne à l'arrivée des mots tels que [p'ijʌn'inɔ] *pianino*¹⁸, [kAkávɔ] *kakao*, [rád'ivɔ] *radio*, et ainsi de suite. Deux mots de cette suite sont présents dans notre exemple numéro 1.

S'agissant de la morphologie, on note des cas de changement de genre pour certains substantifs. Ainsi, dans le GP les substantifs qui appartiennent au genre masculin sont parfois catégorisés comme féminins. Les exemples suivants servent d'illustrations à ce postulat : *radiva*, *pianina*, *rojajla*. Ces trois noms d'instruments de musique (pour *pianina* et *rojajla*) et *radiva* sont utilisés de façon erronée : *radio* (substantif du genre neutre) «devient» féminin, compte tenu de la réduction vocalique du phonème /o/ qui s'observe en position atone, en fin de mot, qui le rend semblable au féminin. Il en va de même pour *pianino*, un autre substantif d'origine étrangère. Dans le même genre, le substantif masculin *rojal'* est traité dans le GP comme étant féminin.

Nous allons maintenant nous pencher sur le domaine du lexique. Ainsi, on note l'emploi courant des adverbes tels que *zad arom* ['gratuitement'], *kudy* ['où'], *tudy* ['là-bas'], *otkudova* ['d'où'], *zdesja* ['ici'], *teperiča/ taperiča* ['maintenant'], et ainsi de suite. Par exemple :

5) **Teperiča** i šajka est', a sest' negde. A stoja myt'sja – kakoe že myt'jo ? Grex odin. (Zoščenko, «Banja»)

[Maintenant, j'ai ma bassine, mais je n'ai pas où m'asseoir. Et comment fais-je pour me laver en étant debout ? C'est n'importe quoi]. (M. Zoščenko, «Le sauna»)

6) Vyzyvajy skoruju pomošč'. Govorju : noga slomana u čeloveka, potoropites' po adresu. Priezžaet kareta. V belyx balaxonax sxodjat **otted a** četyre vrača. (Zoščenko, «Gibel' čeloveka»)

[J'appelle l'ambulance et je dis : il y a un homme, il a une jambe cassée. Venez vite à l'adresse suivante. L'auto arrive. Quatre médecins en blouse blanche en descendent]. (Zoščenko, «La mort d'un homme»)

Les adverbes *teperiča* ['maintenant', forme normative *teper'*] de l'exemple 5 et *otted a* ['de là', forme normative *ottuda*] dans l'exemple 6 appartiennent tous deux au GP. Ce qui lui est également propre, c'est l'emploi courant de ce qu'on appelle les «intensifs universels», qui sont des adverbes à sémantisme vaste :

¹⁷ Par ailleurs, le /o/ de la deuxième syllabe prétonique se prononce réduit. Cependant, conformément aux règles de l'orthographe, on doit écrire un «o».

¹⁸ Dans le GP, on prononce un [j].

7) Ja govorju svoim : – Prjamo, govorju, tovarišči, ne znaju, čego i delat'. Ja segodnja odet **nevažno**. Nelovko kak-to mne pal'no symat'. (Zoščenko, «Prelesti kul'tury»)

[Je dis à mes amis : – Au fait, mes camarades, je ne sais pas quoi faire. Je suis habillé pas très bien aujourd'hui. Ça me gêne d'enlever mon manteau.] (Zoščenko, «Les plaisirs de la culture»)

Sur le plan sémantique, *nevažno* [litt. : 'de façon pas importante'] constitue un adverbe de «bas degré» (par rapport à *xorošo*, 'bien'). Habituellement employé pour exprimer une appréciation sur l'état physique d'un individu ou sa façon d'agir (par exemple dans la phrase *On sebja čuvstvuet nevažno*), dans le domaine du GP il acquiert un emploi plus large. Un phénomène similaire s'observe dans le domaine adjectival, où l'on relève des «appréciatifs universels», simples ou composés. Si les dictionnaires du GP citent *bud' zdorov* [litt. 'sois en bonne sante!'], *original'nyj* ['original'], *simpatičnyj* ['sympa'], on pourrait aussi y ajouter l'adjectif *normal'nyj* ['normal'] :

8) To est', — dumaet, — prjamo ne predpolagal, čto sapogi snimat'. Eto že formennoe proiščestvie. Oj-ej, dumaet, nosočki-to u menja **neinteresnye**, esli ne skazat' xuže. (Zoščenko, «Operacija»)

[C'est-à-dire, pense-t-il, j'étais loin de penser que j'allais devoir enlever mes chaussures. Ça, c'est vraiment pas de chance. Mes chaussettes, eh bien, elles sont pas intéressantes, pour ne pas dire plus.] (Zoščenko, «Une opération chirurgicale»)

Normalement, l'adjectif *interesnyj* qualifie un objet (au sens large) du point de vue de l'intérêt qu'il représente pour le locuteur, qui le juge en fonction des critères subjectifs. Or, dans cette blague, on observe un glissement de sens. «Pas intéressantes» renvoie à l'état des chaussettes (elles sont trouées et sales) du personnage à qui l'on demande de se déchausser.

3.1. LE POINT DE VUE SYNTAXIQUE

Nous allons à présent aborder certains phénomènes syntaxiques propres au GP. Ainsi, il se caractérise par le fait que le régime verbal peut y subir des modifications. Les chercheurs parlent dans ce cas de «contamination entre deux et parfois trois constructions» syntaxiques. Par exemple, l'expression *udelit' vnimanie* ['prêter attention'] n'est pas suivie du datif (comme l'exige la norme littéraire), mais de la préposition *na* suivie de l'accusatif :

udelite **na menja** vnimanie [litt. 'prêtez attention sur moi'].

De même, le verbe *nuždat'sja v čem/kom* ['avoir besoin de quelque chose/de quelqu'un'] se voit transformé en *nuždat'sja kem* (avec l'instrumental) :

On **nikem** ne nuždajetsja : ni rebënkom, ni ženy¹⁹.
[Il n'a besoin de personne : ni d'une femme, ni d'un enfant.]

Voici quelques exemples que nous avons relevés chez Zoščenko et qui comportent des contaminations de ce type :

9) Gde èti čertovy devicy ? Čerez **nix** nabljudajetsja polnaja pogibel' !
(Zoščenko, «Monter»)

[Où son passées ces deux filles ? Sans elles, c'est un vrai désastre !] (Zoščenko, «Un monteur»)

où la relation de cause à effet, au lieu d'être exprimée par des prépositions «causales», et notamment *iz-za* ('à cause de', qui introduit une cause «négative»), est prise en charge par une structure inappropriée à la langue littéraire, à savoir *čerez* ['à travers'] suivie du génitif.

Une autre particularité de la syntaxe propre au GP concerne l'emploi du pronom relatif *kotoryj* sans antécédent. Autrement dit, ce pronom fonctionne comme substantif et apparaît en position de sujet :

10) **Kotorye** bez deneg – ne ezdjut s damami. (Zoščenko, «Aristokratka»)

[Ceux qui n'ont pas d'argent, ne sortent pas avec les dames.] (Zoščenko, «Une aristocrate»)

Ici on observe la simplification de la structure de base, considérée comme étant normative : *Te, kotorye bez deneg*. ['Ceux qui n'ont pas d'argent']. Le pronom «te» ['ceux'], l'antécédent, est éliminé. Mais, fait que nous avons également observé, le pronom *kotoryj* figure parfois en qualité de modifieur :

11) Eto budet rasskaz pro nepmana. **Kotorye** proletarii ne xotjat pro èto čitat' – puščaj ne čitajut. (Zoščenko, «Spešnoe delo»)

[Je vais vous parler là d'un nepman²⁰. Les prolétaires qui ne veulent pas lire cela, qu'ils ne lisent pas.] (Zoščenko, «Une affaire urgente»)

Dans l'exemple 11, *kotoryj* assume le rôle de modifieur et l'on observe à nouveau l'ellipse de la construction relative.

¹⁹ Exemples cités par Jean Breuillard, *Op. cit.*

²⁰ Le mot «nepman», dérivé de l'abréviation NEP (nouvelle politique économique), désigne un petit entrepreneur des années 1920.



Image 1 : Caricature d'un «nepman»²¹.

²¹ <http://gorod.tomsk.ru/index-1313658978.php>, consulté le 06 février 2014.

3.2. LES CONSTRUCTIONS RÉSULTATIVES

En continuant notre analyse des phénomènes syntaxiques, il convient de nous arrêter sur les formes participiales. En effet, on remarque avant tout l'apparition de la forme longue du participe passé passif en fonction de prédicat. Il est bien connu, cependant, que cet emploi se situe en dehors des normes de la langue littéraire²². L'exemple 12 en témoigne :

12) Nadevaju èti štany, idu za pal'to. Pal'to ne vydajut – nomerok trebujut. A nomerok na noge **zabytyj**. Razdevat'sja nado. (Zoščenko, «Banja»)

[J'enfile donc ce pantalon, je vais chercher mon manteau au vestiaire. On ne le donne pas, il faut une plaquette de vestiaire. Et cette plaquette est attachée à mon pied. Il faut que je me déshabille.] (Zoščenko, «Le sauna»)

Conformément aux règles de la grammaire russe, les participes passés à la forme longue ne peuvent pas apparaître en fonction d'attribut. Ce qu'il convient de noter, face à cet exemple, c'est qu'il s'agit ici d'une construction à valeur résultative d'un type particulier, propre à certains dialectes russes (Kokochkina, 2008). Mais des faits intéressants concernent également l'emploi des gérondifs dans le GP :

12) Vsjo-taki uprosili. Vyšel ja k rampe. (...) Vasja **vyšedši** ! (Zoščenko, «Aktjor»)

[J'ai fini par accepter. J'entre en scène. (...) C'est Vasja qui est entré !] (Zoščenko, «Un comédien»)

Comme on peut le constater, le gérondif est ici employé dans la fonction de parfait, ce qui est impossible dans la langue littéraire. Pour conclure sur cette sous-partie consacrée à la syntaxe, nous dirons que les formes de prédication secondaire de la langue littéraire (les participes passés à la forme longue et les gérondifs) occupent une fonction prédicative dans le GP.

La question qui se pose suite aux faits de langue rapportés concerne leur rôle dans la création de l'effet comique. En effet, en règle générale, les écrivains, dont Zoščenko, appartiennent à la couche de la société qui a fait des études et qui maîtrise la norme littéraire. Le fait d'utiliser le GP obéit à une logique spéciale qui vise à «faire entrer» le lecteur dans la peau du personnage tout en renforçant la prototypicalité de celui-ci. De même, en termes de la théorie des prototypes, les philistins ne peuvent employer la langue littéraire, car ce serait contraire à l'idée de l'écrivain.

²² Voici quelques exemples mentionnés par J. Breuillard : *Obed prigotovlennyj uže. U tebjja okna vymytye* ? [litt. 'Le repas est déjà préparé. Tes fenêtres sont lavées ?']

CONCLUSION

La ville nous parle de plusieurs voix, pour reprendre notre titre. Au linguiste de les entendre et de les décrire.

Les faits linguistiques observés nous ont permis d'éclairer une facette particulière du phénomène appelé «gorodskoe prostorečje», à savoir son rôle dans le comique. Deux cas de figure ont pu être distingués. Le GP apparaît parfois comme protagoniste. Il peut aussi se cantonner à un rôle secondaire en renforçant l'effet comique déjà contenu dans le texte satirique.

Mais la réalité discursive est plus complexe. La réception adéquate du texte dépend du niveau des connaissances linguistiques du lecteur et de son niveau d'éducation. Aussi, les cas de figure qui se présentent dans chaque emploi individuel peuvent être plus subtils et variés. En outre, une étude ultérieure devra aborder leur emploi dans la langue orale non standard.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BREUILLARD Jean, 2009 : « Russkoe gorodskoe prostorečje. Le parler populaire russe des villes », Séminaire de Master 2 de linguistique russe, Université Paris-Sorbonne, année 2008-2009 (polycopié).
- KAPANADZE Lamara, 1984 : « Sovremennoe gorodskoe prostorečje i literaturnyj jazyk » [‘Le parler populaire des villes à l’époque actuelle et la langue littéraire’], in *Gorodskoje prostorečje*, 1984, Moskva : Nauka.
- KNJAZEV Jurij, 1983 : « Rezul’tativ, passif i perfekt v russkom jazyke » [‘Le résultatif, le passif, le perfect en russe’], in *Tipologija rezul’tativnyx konstrukcij : rezul’tativ, statif, passif, perfekt*, V.P. Nedjalkov (réd.), 1983, Leningrad : Nauka, pp. 149-160.
- KOKOCHKINA (=Thomières) Irina, 2008 : « Le résultatif en russe et en français : quelques hypothèses », *Revue des études slaves*, n° LXXIX, fasc. 4, pp. 505-519.
- KOLONICKIJ Boris, 2002 : « Les identités de l’intelligentsia russe et l’anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe* n° 43/4, pp. 606-616.
- SIMONATO Elena, 2012 : « The ‘speech of the intelligentsia’ as the object of the study of Soviet social linguistics », *Language and Society*, n° 3, pp. 127-134.
- ZEMSKAJA Elena, 1970 : « O ponjatii ‘razgovornaja reč’ » [‘Le concept du ‘parler populaire’], in O.B. Sirotinina (réd.), *Russkaja razgovornaja reč’*, Saratov : Izdatel’stvo Saratovskogo universiteta, pp. 3-10.

Le jargon de la révolution russe

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé :

Dans son article «A propos du jargon des élèves et des ‘slavonismes’ de la Révolution» (1931), Evgenij Dmitrievič Polivanov analyse ses observations des changements survenus dans la langue russe parlée. Il se focalise sur deux phénomènes que ses contemporains conçoivent comme négatifs, à savoir l’abaissement du style [*sníženie stilja*] des élèves et son rapprochement vers le langage des couches sociales basses, celui des hooligans, de la pègre, et, deuxièmement, l’emploi de plus en plus courant d’expressions phraséologiques et stéréotypées. Polivanov entreprend une véritable étude socio-linguistique. Il présente les raisons extralinguistiques de ce phénomène langagier. Son but consiste non pas à les relever, mais à les combattre : «En éradiquant la cause, on éliminera la conséquence».

Mots-clés : linguistique urbaine, Polivanov, jargon, révolution de 1917, politique linguistique, purisme, lexicologie russe, néologisme, langage des ouvriers, argots.

INTRODUCTION

Nous sommes dans les premières années qui suivent la révolution de 1918. Les puristes s'alarment, écrit en 1922 Arkadij Gornfel'd (1867-1941), un linguiste de la «vieille école».

Les puristes tantôt expriment leur dédain, tantôt leur mépris; la rue, qui est au-dessous de leur dégoût, invente quotidiennement de nouveaux mots; les novateurs, qui sont au-dessus de leur dédain, tantôt gesticulent, tantôt inventent des expressions improbables. (Gornfel'd, 1922, p. 3)

En 1931 dans son ouvrage *Pour une linguistique marxiste*, Evgenij Polivanov (1891-1938)¹ revient sur les raisons et les fondements du discours sur le jargon². Voici ses principales interrogations. Les gens ont-ils raison de s'alarmer ? Le linguiste doit-il militer contre le jargon ? Nous reviendrons ici sur les enjeux profonds que cache ce discours pour ensuite aborder les préoccupations de Polivanov, les interrogations de toujours. A qui la faute ? Que faire ? Accepter les changements ou les combattre ?

1. POURQUOI S'ALARMER ?

Une ville. Une fabrique. Un meeting. Le linguiste qui écoute les proclamations est sidéré, dégoûté, révolté. Il s'insurge contre l'afflux massif de nouveaux termes qui entrent dans le langage. Mal compris et mal interprétés, ils sont défigurés par les ouvriers. Polivanov invite son lecteur à le suivre à Petrograd. Suivons-le.

Un des buts de son travail consiste à élucider dans quelle mesure se réalise cet essor langagier et dans quelle mesure au cours de la décennie qu'a suivi la révolution, le discours des ouvriers s'est enrichie d'éléments du discours cultivé. Rappelons ici le contexte large des changements en question.

Dans les années 1920, plusieurs linguistes le constatent : on assiste à une évolution rapide et profonde au niveau politique, économique et

¹ Au sujet de cet ouvrage de Polivanov, voir nos publications antérieures, et notamment Simonato, 2008, 2013a, 2013b.

² R. Comtet a abordé le problème de la traduction du terme russe *blatnoj jazyk*. «Si le français confond terminologiquement ces deux lexiques codés, l'anglais par contre réserve le terme de *cant* à l'argot du «milieu» et celui de *slang* aux argots populaires et professionnels. Le russe semble également s'engager sur cette voie puisque le récent *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'* recommande l'usage du terme *jargon* pour désigner l'argot du «milieu» et celui d'*argo* ou *slèng* pour les argots professionnels (même s'il est vrai que la distribution que proposent d'autres auteurs est exactement inverse) (Comtet, 1993, p. 609).

surtout, social. Parmi les facteurs d'ordre sociolinguistique, les spécialistes pointent l'ouverture de la société russe (désormais soviétique), la disparition de la censure, la démocratisation de l'expression, la spontanéité de la communication, le mélange des différents registres et styles. Comme conséquence, on observe :

- Une forte pénétration de mots d'origine étrangère
- La formation de nouveaux lexèmes
- Le déplacement vers le centre du système d'éléments qui se trouvaient jusqu'à présent à sa périphérie.

2. QUE FAIRE ?

Pour Evgenij Polivanov, être un linguiste n'est pas un statut, être linguiste est un état d'esprit.

Pour lui, il ne s'agit pas d'observer les changements linguistiques. Il faut agir sur la langue. En cela, il s'aligne sur la position «officielle». On sait que Lénine a lutté pour la pureté de la langue russe en la protégeant contre sa «dégradation» (Khylya Hemour, 2010, p. 25). Comme l'explique Patrick Sériot, un tel souci de pureté et de simplicité de la langue peut être expliqué par le fait que, pour Lénine, «la langue servait d'instrument dans la lutte contre les ennemis de la Révolution» (Sériot, 1983, p. 108). La langue est une «arme» et, pour correspondre à cette fonction, elle doit être «forgée», «affinée» et «épurée» pour transmettre la révolution communiste.

2.1. LES TÉMOIGNAGES

Il nous semble nécessaire de rappeler ici le rôle de la Révolution et du bouleversement social qu'elle a engendré :

Le rythme de l'évolution langagière (phonétique, morphologique, etc.) s'accélère, ce qui est provoqué par des changements qualitatifs du contingent des locuteurs de cette langue (en d'autres termes, de son substrat humain collectif) ; le nivellement le plus fort et les simplifications (car c'est aux simplifications que se ramènent tous les changements ordinaires dans le langage) ont lieu lorsque de nouveaux groupes de population (surtout appartenant aux autres ethnies, parlant à la fois une autre langue ou ayant parlé une autre langue) participent à l'élaboration de cette langue ; plus ces groupes sont nombreux, plus ils sont différents entre eux (ne serait-ce que dans le caractère des langues qu'ils parlaient avant) et plus il survient de nouveautés (de changements). Et c'est justement la transformation la plus importante que nous observons dans les conditions langagières de l'époque révolutionnaire ; c'est un changement grandiose du contingent des locuteurs (ou du substrat social) de notre langue standard (dite encore «littéraire»), notre langue russe commune (qui a pour base le parler de Moscou), qui jusqu'à maintenant était une langue de caste ou une langue de classe d'un cercle étroit de l'intelligentsia (de l'époque tsariste), et qui est en train de devenir celle des masses les plus

larges, aussi bien du point de vue territorial que de classe et national, qui s'approprient la culture soviétique. (Polivanov, 1931b, p. 75)

Nous voilà devant le tableau attestant de l'existence de la différenciation sociale dans la langue russe. Écoutons maintenant ce qu'écrit au sujet de la différenciation langagière un contemporain de Polivanov, le linguiste Afanasij Seliščev (1886-1942) :

Toute classe, tout groupe social possède son propre dialecte social. A travers la masse du langage employé quotidiennement, passent les lignes de force des particularités linguistiques propres à tel ou tel groupe social. En se croisant, elles posent leur empreinte sur le langage en entier, une empreinte tellement particulière que retrouver les sources anciennes des temps passés, de l'évolution de la structure du langage devient une entreprise extrêmement difficile. Un changement perpétuel, un renouvellement sans fin, la mort de certaines formes langagières et la naissance de formes nouvelles, tout ceci est le reflet des changements ininterrompus dans l'organisme social. (Seliščev, 1928, p. 6)

2.2. LE LINGUISTE ET LA RÉVOLUTION

Sur plusieurs pages du livre *Pour une linguistique marxiste*, une question revient de façon récurrente : en quoi consiste l'influence de la révolution dans le domaine de la langue en tant que telle, c'est-à-dire, dans le système de la langue parlée (pour l'instant il ne s'agit que de la langue russe)? Il en découle une autre : comment le linguiste doit-il réagir (Polivanov, 1931b, p. 74) ?

On ne peut pas contrôler l'oral, les linguistes n'ont pas d'emprise sur le discours oral, rappelle Polivanov :

En effet, pour qu'un quelconque changement phonétique (par exemple le remplacement d'un son par un autre dans une série de mots) ou morphologique (par exemple la perte du genre neutre ou du genre grammatical en tant que tel) adienne, il ne suffit absolument pas de décréter ce changement, c'est-à-dire de publier une circulaire ou un décret à ce propos. Et au contraire, on peut affirmer que si de tels décrets ou circulaires étaient publiés (par quelque gouvernement linguistiquement naïf), aucun n'aurait de résultat. Personne ne se mettrait à changer ces sons dans les mots qu'il prononce, personne ne refuserait le genre grammatical – il ne fait aucun doute, justement parce que la langue maternelle est apprise (dans ses éléments essentiels) à l'âge où il n'existe ni décrets ni circulaires. (Polivanov, 1931c, p. 124)

V. Živov, auteur d'une étude sur la langue russe de l'époque révolutionnaire, attire l'attention sur les principaux changements qu'elle a subis. Suite à Seliščev, il justifie le besoin en ces mots :

Les mots nouveaux servent à combler les nouvelles exigences de communication, et par conséquent sont liés à la fonction communicative.

Seliščev commence par analyser les mots «étrangers» (les emprunts). Leur succès s'explique par l'«origine» des militants révolutionnaires : à l'instar des intellectuels, les militants révolutionnaires, en discutant tel ou tel problème relatif à la vie sociale et politique, introduisent de nombreux termes qui jusque-là avaient eu un emploi fort restreint, ceux qui étaient notamment employés dans le milieu des intellectuels, des philosophes, des politiciens, des économistes, des sociologues. Parmi ces mots, une grande quantité de mots empruntés. Seliščev donne une grande quantité d'exemples (*ažiotaž*, *aljšans*, *garant*, *gegemon*, etc.); pas tous ressemblent aux «termes» employés au sein de l'intelligentsia. (guillemets de l'auteur, Živov, 2005, p. 175)

3. À QUI LA FAUTE ?

3.1. LES CLICHÉS

Où prennent leur source les clichés et les expressions chablon dans le langage moderne ? Pourquoi se propagent-ils par imitation ? Pour certains, la faute en revient à la presse soviétique, comme on peut le lire dans la citation qui suit :

A tout moment, notre presse met en avant avec véhémence les principaux slogans, les nœuds centraux, les points d'intérêt. (...) C'est vrai, nos livres, nos journaux, nos prospectus mettent dans les esprits des masses des formules peu nombreuses, «basiques» et des slogans. (guillemets de l'auteur, Vardin, *Pravda*, n° 56, 1923)

D'après le témoignage de Seliščev, la parole des militants revêt le plus souvent la forme de discours d'orateurs, parfois c'est un dialogue [*oratorsko-dialogičeskaja reč*] (Seliščev, 1928, p. 23). Les meetings, les réunions de toute sorte, les points de propagande, – voilà où elle se manifeste. Les répliques des locuteurs ajoutent aux discours des militants des éléments du dialogue. L'orateur répond aux remarques venues de l'assistance. Seliščev explique comment ces discours, avec leurs caractéristiques, servent parfois d'exemple pour les autres militants révolutionnaires. Certaines fois, cette imitation s'avère *nuisible* pour le langage. Ce n'est pas pour rien que la *Pravda* (1926, n° 86) voyait dans les clichés «le fléau du travail culturel»³.

Seliščev trouve une explication géographique au phénomène des clichés. Il fait remarquer notamment que parmi les militants de la révolution, il y avait beaucoup de personnes originaires des provinces méridionales et occidentales de la Russie. Certaines particularités de la langue de ces provinces ont laissé leur empreinte dans la langue russe :

³ *Pravda*, 1926, n° 86, cité d'après Seliščev, 1928, p. 24.

L'afflux, dans le vaste milieu révolutionnaire, des caractéristiques langagières propres aux militants révolutionnaires, le rôle des mêmes caractéristiques durant les années 1905-1906 et la période successive, les mêmes souffrances sociales, – tout cela a déterminé la ressemblance qui unit le discours des militants des années 1905-1906. A noter également quelques caractéristiques individuelles, comme l'influence des particularités des discours de V.I. Lénine. La différence entre la langue de la période révolutionnaire d'avant 1917 et la langue après la révolution d'*Octobre*, dépend plus de l'intensité et du degré de l'étendue des particularités du discours. Ces traits étaient beaucoup moins répandus avant la révolution de 1917 qu'après. Après la révolution de 1917, les caractéristiques propres au langage des révolutionnaires s'étendent de manière très intensive, elles pénètrent les larges couches de la population des villes, des fabriques et des usines, et en partie de villages. En même temps, ont lieu des changements dans la signification et dans le contenu de certains termes. En outre, une différence fondamentale qui distingue la langue de l'époque révolutionnaire d'après 1917 de celle de l'époque précédente consiste également dans le fait que sont apparus de nouveaux termes, de nouvelles significations liées aux nouveaux phénomènes, objets en rapport avec l'année 1917 et les années suivantes. (Seliščev, *op.cit.*, p. 26)

3.2. LA FONCTION COMMUNICATIVE DE LA LANGUE

«Comment se propagent les particularités du discours des militants de l'époque révolutionnaire en situation de communication», se demande Seliščev.

A l'instar des *intellectuels*, les militants révolutionnaires, en discutant les problèmes d'ordre politique et social, insèrent dans leurs discours une multitude de termes qui jusqu'alors, étaient employés dans un cercle très restreint, à savoir ceux qui s'employaient dans le milieu des intellectuels, des philosophes, auprès des économistes et des politiciens, des sociologues. Parmi ces mots-là, on compte beaucoup de termes empruntés. (Seliščev, *op.cit.*, p. 28)

L'auteur relativise la nouveauté de ces mots : certains avaient déjà cours à la fin des années 1890 et au début des années 1900, et notamment entre 1905 et 1906 : *agrarnyj* ['agraire'], *agrarnik* [ici : 'impliqué dans des manifestations agraires'], *barrikady* ['barricades'], *bastovat'* ['être en grève'], *zabastovka* ['grève'], *bojkot* ['boycott'], *bojkotirovat'* ['boycotter'], *demonstracija* ['manifestation politique'], *mandat* ['mandat'], *manifestacija* ['manifestation'], *marksism* ['marxisme'], *marsel'jeza* ['Marseillaise'], *miting* ['meeting'], *partija* ['Parti politique'], *peticija* ['pétition'], *proletariat* ['prolétariat'] (*Ibid.*).

3.3. COMPRENDRE LE PHÉNOMÈNE DU JARGON

Il est nécessaire de rappeler ici que le phénomène du jargon avait attiré l'attention des chercheurs, pas nécessairement des linguistes. On connaît l'expérience dans ce sens de Vasilij Traxtenberg (?-1940). On doit à ce personnage aventurier, maîtrisant lui-même le jargon, le livre *Blatnaja muzyka. Slovar' žargona tur'my. Po materialam, sobrannym v peresyl'nyx tur'max* [‘La musique de la pègre. Dictionnaire du jargon des prisons. D’après les matériaux recueillis dans les prisons’], publié en 1908. Fait remarquable, Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929) en écrivit la préface.

D’après les contemporains, une personne ordinaire ne comprenait rien du jargon de la pègre. Curieusement, cette «langue» intéressait vivement la police. On sait par exemple que les agents de police possédaient de mini-dictionnaires du jargon. Paradoxalement, en réalité, cette «langue», ou ce jargon, ne faisait qu’attirer l’attention. C’était selon certains, une langue qui servait non pas à masquer quelque chose, mais à indiquer l’appartenance de son locuteur à un milieu social, celui des voleurs. R. Comtet explique comme suit cette fonction du jargon :

La fonction de cet argot est essentiellement cryptologique. Ce langage secret permettant à une société close de se protéger contre les intrusions de l’extérieur; on peut remarquer cependant qu’il s’y ajoute dans ce monde des réprouvés une forte charge affective de révolte, de défi, de provocation vis-à-vis de la société, ce qui entraîne un parti pris de vulgarité, de grossièreté, d’articulation veule et avachie ainsi que de dévaluation systématique des termes du beau langage; tout ceci explique la grande expressivité de ce langage codé. Il existe cependant par ailleurs des lexiques particuliers qui permettent à des groupes professionnels ou sociaux de marquer leur singularité et leur esprit de corps; l’«argot» fonctionne ici comme *signe de reconnaissance* : c’est en ce sens qu’on parle d’argot d’étudiant, d’écolier, d’argot des casernes, des champs de courses, des argots professionnels. (Comtet, 1993, p. 609, Nous soulignons, E.S.)

T. Nikolaeva attire l’attention sur le fait que le linguiste et lexicologue Vladimir Dal’ (1801-1872) trouvait judicieux d’étudier le jargon. Dans la postface de son *Dictionnaire raisonné du russe vivant* il écrivit :

L’exactitude scientifique de tout dictionnaire raisonné, du point de vue du matériau qu’il traite, consiste à refléter la réalité dans la vie et dans les considérations d’un peuple. Si la vie est sauvage [‘dikij’] et ignoble [‘bezobraznyj’], le compilateur ou le rédacteur doit accepter ce triste fait et n’est pas en droit de le taire. Ceci vaut pour tout : les jurons, les gros mots, les injures faisant partie du jargon. Le lexicographe n’a pas le droit de couper ni de castrer la «langue vivante». Puisque ces mots subsistent dans les esprits d’une grande quantité d’individus et se déversent sans cesse, le lexicographe doit les inclure dans son dictionnaire, même si tous les Tartufes, qui habituellement sont de grands amateurs de jurons en secret, s’insurgent contre cela. (Dal’, 1866 [1909], p. 4)

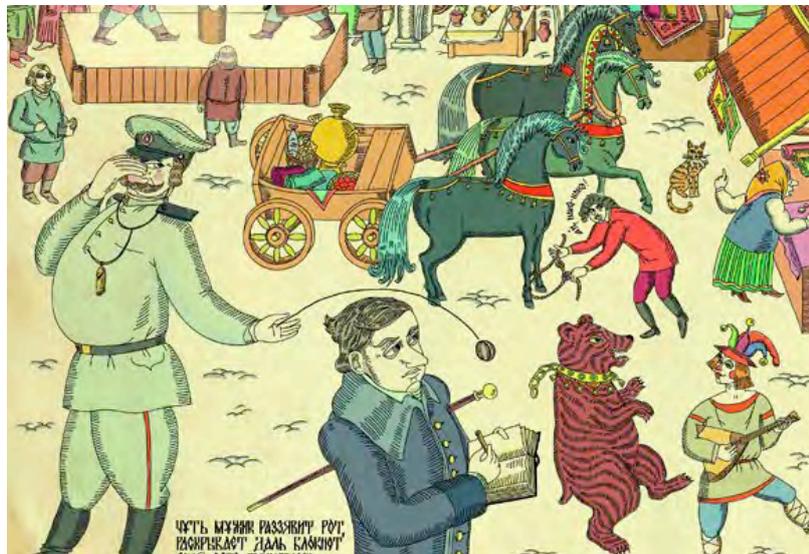


Image 1 : Caricature représentant le linguiste Vladimir Dal' prenant ses notes «A peine un moujik ouvre-t-il la bouche que Dal' sort son bloc-notes»⁴.

Mais écoutons Baudouin de Courtenay, dans sa préface au volume de Traxtenberg.

Le «jargon de la pègre» est effectivement une des variétés de la «langue russe». Plus exactement : il faut y voir la totalité des représentations langagières particulières qui ont poussé dans le milieu langagier russe, en d'autres mots, celles qui se sont créées dans le milieu russophone. Du point de vue ethnique, ethnographique, le «jargon de la pègre» fut créé par des individus qui vivaient avec des représentations linguistiques russes. «Le jargon de la pègre» est un des «parlers» ['govor'] russes, évidemment pas dans le sens que ce mot possède d'ordinaire. (guillemets de l'auteur, Baudouin de Courtenay, 1908 [1963], p. 161)

D'après Baudouin de Courtenay, la langue russe sur le territoire de l'Empire russe se différencie, d'une part, selon les régions (division territoriale) et d'autre part, selon les milieux sociaux (division verticale). Cependant, il reconnaît également l'unité du jargon. D'après ce linguiste, il est facile de comprendre l'unité du «jargon de la pègre». Ce qui la rend possible, c'est la circonstance suivante : ses locuteurs constituent une classe à part, un milieu, ils ont en commun une vision du monde et une

⁴<http://www.marpravda.ru/news/culture/2013/01/10/kto-pervym-pustil-krasnogo-petucha/>, consulté le 21.01.2014.

vision de soi-même, et en plus une relation envers eux-mêmes de la part des gens «bien» et «bien intentionnés» (*Ibid.*). D'un point de vue langagier et ethnique, phonétique et morphologique (ayant trait à la structure de la langue), «le jargon de la pègre» reflète d'après Baudouin de Courtenay, les caractéristiques russes communes ainsi que les traits typiques des dialectes que parlent ses locuteurs (*Ibid.*).

D'après T. Nikolaeva, qui a consacré une étude à analyser en détail le livre de Traxtenberg, celui-ci a un mérite de taille :

Le dictionnaire de Traxtenberg représente une œuvre fondatrice et sert de source aux recherches philologiques dans le domaine de la sociolinguistique, l'histoire de la culture russe et pour l'histoire de la langue russe. (Nikolaeva, 2004, p. 181)

3.4. LE JARGON COMME PHÉNOMÈME PROGRESSIF

Sous certains aspects, le jargon, en tant que phénomène langagier, a une importance pour comprendre l'évolution future de la langue russe. C'est notamment le point de vue de Baudouin de Courtenay. A y regarder de plus près on s'aperçoit que le jargon existe dans de nombreuses langues.

Dans *Pour une linguistique marxiste* Polivanov souligne l'intérêt à réorienter la vision habituelle que nous avons du jargon. Après la Révolution de 1917, cette réorientation devient plus facile qu'auparavant. Il essaie notamment de reconstruire l'attitude du public à l'égard des jargonismes en tentant de trouver ce qui assure leur vivacité.

Les deux linguistes cités attirent l'attention sur la base internationale du jargon. Baudouin de Courtenay explique ainsi que le vocabulaire du jargon russe est fortement empreint de mots d'origine non russe. Les contacts incessants que les locuteurs du jargon (les criminels, souvent) avaient à l'étrangers et dans les différentes régions de l'Empire Russe ont enrichi leur parler d'emprunts depuis l'argot polonais ou encore allemand.

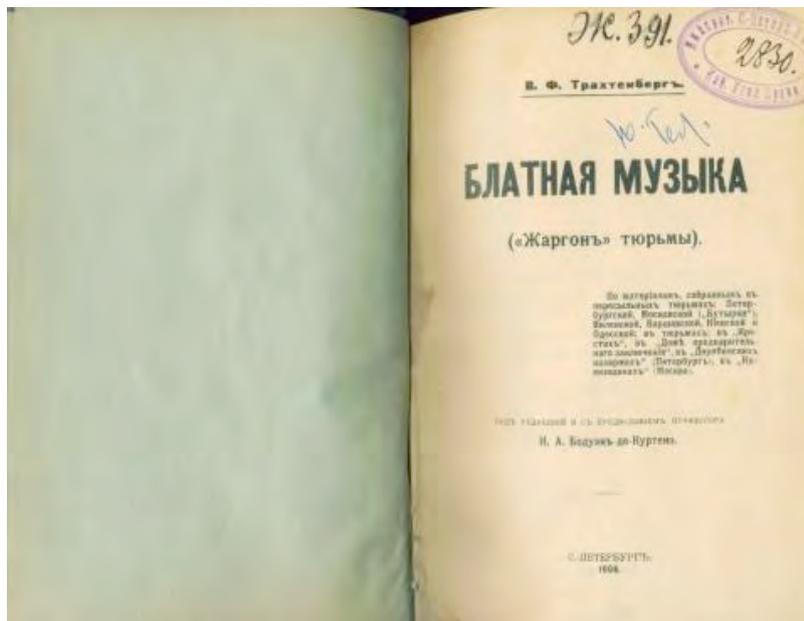


Image 2. Page de titre de la première édition du livre de Traxtenberg *Blatnaja muzyka*⁵.

La «musique de la pègre», c'est le produit de la communication internationale de la classe, ou du milieu social, à laquelle appartiennent ses locuteurs russes. (...) La musique de la pègre a intégré non seulement les mots empruntés venus des différentes parties du globe, mais également des associations de sens, des associations qui se sont formées au sein d'autres classes, et plus, dans une moindre mesure, elle a intégré la structure de mots et d'expressions et quelques particularités de prononciation. (Baudouin de Courtenay, 1908 [1963], p. 161)

Il considère que les éléments de la «musique de la pègre» nous donnent des racines universelles, ou du moins un moyen universel d'associations de sens, comme par exemple les métaphores.

D'autres opinions de linguistes attirent l'attention sur d'autres particularités du jargon. Selon Dal', si le jargon de la pègre, des escrocs, des pickpockets, avait une origine ethniquement marquée (dialectes russes du sud, voire langues confinantes), actuellement ce sont les langues européennes (français, allemand).

D'après Seliščev, la mutation révolutionnaire a engendré également un mélange géographique. Il remarqua ainsi que le langage des militants révolutionnaires comportait des caractéristiques dues, d'un côté, à leur origine du Sud de l'Empire russe et, de l'autre, à leur séjour prolongé à

⁵ <http://www.libex.ru/dimg/4487c.jpg>, consulté le 21.01.2014.

l'étranger (Seliščev, 1928, p. 68). «Les jeunes ouvriers de fabrique et d'usine considèrent les mots et les expressions du jargon des voleurs comme des caractéristiques qui les distinguent de l'intelligentsia. C'est leur 'langue de prolétaires'» (*Ibid.*, p. 118).

Les prolétaires sont convaincus de devoir créer une norme nouvelle, différente de la langue d'avant la révolution (Sériot, 1991).

Au début des années 1920 la langue des bas-fonds, l'argot de la pègre (*blatnaja muzyka*) sont souvent érigés en norme nouvelle et adoptés, par exemple, dans les milieux des *komsomols*, où l'on affecte rudesse et grossièreté dans les manières et dans la langue, pour bien se différencier de l'ancienne classe dominante et affirmer une solidarité interne. (Sériot, 1991, p. 126)

L'auteur se hâte de préciser que cette vision de la «musique de la pègre» provoque une sévère critique de la part des militants du Parti. Ecoutons l'opinion de R. Comtet sur ce sujet :

Il faut cependant rappeler que l'argot de la pègre avait joui d'une certaine faveur en Union soviétique jusqu'au début des années 1930, associé à l'engouement pour le romantisme des délinquants qui imprégnait les premières œuvres de Gorki ; l'usage affiché et provocateur de cet argot symbolisait alors pour la jeunesse ouvrière le rejet de l'intelligentsia et de la culture «bourgeoise» cependant que certains linguistes, dans leur souci de fonder une socio-linguistique marxiste effectuaient des recherches en ce domaine, partant du postulat que chaque classe sociale devait parler un idiome différent. À la même époque différentes œuvres littéraires écrites dans la veine prolétarienne témoignaient du même engouement. Mais la doctrine officielle en était ensuite revenue à l'idée de langue russe nationale, bien collectif du peuple et symbole de son identité, donc à la nécessité de défendre sa «pureté» : «Lutter pour la pureté, la précision, la finesse de la langue revient à lutter pour défendre un instrument de culture». (Comtet, 1993, p. 610)

3.5. LE JARGON ENTRE VILLE ET CAMPAGNE

Les militants de la cause révolutionnaire se doivent d'adapter leur langue à celle de leur «auditoire», voici un des mots d'ordre de la presse de ces années-là. Aussi, étudie-t-on le lexique des paysans et des ouvriers. A. Meromskij écrit en 1930 sa monographie *Jazyk sel'kora* [La langue du correspondant rural⁶].

Seliščev lui aussi consacre deux parties de son livre aux «nouveau-tés linguistiques à l'usine» et aux «nouveau-tés linguistiques à la campagne». A notre avis, il recherche ainsi les innovations langagières chez les couches de la société considérées par certains comme peu

⁶ Le terme de *sel'kor* désigne le «correspondant à la campagne», ou correspondant rural comme celui de *rabkor*, le «correspondant ouvrier». Il s'agissait, dans le cas des *sel'kor*, de jeunes gens qui, censés représenter la paysannerie, collaboraient à des journaux locaux dans les années 1920 et 1930.

instruites. Il fournit de nombreux exemples de la défiguration des nouveautés lexicales. Ainsi, «levorucija», «protaleriat», des déformations des mots «revolucija» et «proletariat». Sa conclusion est qu'à la campagne, ces métamorphoses vont beaucoup plus loin qu'en ville. Il se crée un précipice langagier qui doit être comblé.

La parole paysanne, elle, restait presque inchangée, car les processus linguistiques qui s'y déroulent sont, bien évidemment, fort lents. Cette croissance devait se poursuivre jusqu'à ce que la campagne, en suivant la ville, entre dans la période de la révolution industrielle, quand elle a commencé à introduire le travail automatisé. La communauté de voies industrielles et politiques devait se refléter sur le nivellement du langage et le rapprochement du langage de la campagne vers celui de la ville. (Meromskij, 1930, p. 10)

Comme le rappelle V. Živov, les mots argotiques et les «vulgarismes» furent plus tard éliminés du standard langagier, ils furent poussés vers les confins du système langagier. Il trouve d'ailleurs que ce processus s'est le mieux reflété dans le Dictionnaire d'Ušakov, où les mots autrefois acceptables, selon Seliščev, portaient l'annotation «parler populaire/argot/vulgaire» (Živov, 2005, p. 20).

Le dictionnaire d'Ušakov, compilé par les meilleurs philologues professionnels de l'époque, par les admirateurs de la langue littéraire, incarnait en même temps les modèles culturels [*'kul'turnye ustanovki'*] de l'époque stalinienne et remplissait la demande sociale stalinienne. Il développait le standard langagier soviétique, jusqu'à une certaine mesure formé par ce dictionnaire et fixé par lui. (Živov, 2005, p. 21)

CONCLUSION

En guise d'épilogue, on mentionnera que les études du jargon furent interrompues par la campagne pour le purisme entamée vers la fin des années 1940.

Dans l'étude du jargon, la tradition normalisatrice des études lexicologiques trop marquée par ses conditions de production, apparut à Baudouin de Courtenay comme un frein au développement de la recherche (l'information y est souvent incomplète et déformée). Aussi, les premières descriptions du jargon comportaient-elles souvent des justifications. Polivanov, quant à lui, a déplacé le centre de gravité vers l'évolution du langage, en reliant le phénomène du jargon à la fois au passé et à l'avenir de la Russie soviétique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARAPOV V., 1990 : « Žargon », in V.N. Jarceva (éd.), *Lingvističeskij enciklopedičeskij slovar'*, Moskva : Sovetskaja enciklopedija, p. 151.
- BODUËN DE KURTENE (=BAUDOIN DE COURTENAY) Jan, 1908 : « 'Blatnaja muzyka' V.F. Traxtenberga » ['La musique de la pègre' de V.F. Traxtenberg], *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk, 1963, pp. 161-162.
- DAL' Vladimir, 1866 : *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka* ['Dictionnaire raisonné du russe vivant'], 3^e éd., 1909, vol. IV, Moskva-Sankt-Peterburg : M.O. Vol'f.
- COMTET Roger, 1993 : « Baldaev D.S., V.K. Belko et I.M. Isupov, Slovar' turemno-lagernogo-blatnogo žargona : rečevoj i grafičeskij portret sovetkoj tur'my » ['Baldaev D.S., V.K. Belko et I.M. Isupov, Dictionnaire du jargon de la prison-du camp-de la pègre'], *Revue des études slaves*, n° 65-3, pp. 609-615.
- GORN'FEL'D Arkadij, 1922 : *Novye slovečki i starye slova* ['Les mots nouveaux et les vieux mots'], Peterburg : Kolos.
- KHYLYA HEMOUR Andrèa, 2009 : *La politique linguistique de l'URSS (1917-1991)*, Mémoire, Université Grenoble 3.
- KOLONICKIJ Boris, 2002 : « Les identités de l'intelligentsia russe et l'anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe*, n° 43/4, pp. 606-616.
- MEROMSKIJ A., 1930 : *Jazyk sel'kora* ['La langue du correspondant rural'], Moskva : Federacija.
- NIKOLAEVA Tatjana, 2004 : « Boduën de Kurtene – redaktor slovarja V.F. Traxtenberga 'Blatnaja muzyka' ('žargon tur'my') » ['Baudouin de Courtenay – rédacteur du dictionnaire de V.F. Traxtenberg 'La musique de la pègre'], *Russkaja i sopostavitel'naja filologija : Lingvokul'turologičeskij aspekt*, Kazan', pp. 176-181.
- POLIVANOV Evgenij, 1931a : « O blatnom jazyke učaščixsja i o 'slavjanskom jazyke' revolucii » ['A propos du jargon des élèves et des 'slavonismes' de la révolution'], *Za marksistskoe jazykoznanie, (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 161-173.
- , 1931b : « Revoljucija i literaturnye jazyki sojuza SSSR » ['La Révolution et les langues littéraires de l'URSS'], *Za marksistskoe jazykoznanie (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 73-94.
- , 1931c : « O fonetičeskix priznakax social'no-gruppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka » ['Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard'], *Za marksistskoe jazykoznanie (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 117-138.

- SELIŠČEV Afanasij, 1928 : *Jazyk revoljucionnoj èpoxi. Iz nabljudenij nad jazykom poslednix let (1917-1926)*, [‘La langue de l’èpoque révolutionnaire’], Moskva : Rabotnik prosveščeniija.
- SÉRIOT Patrick, 1983: « La Grande Langue Russe, objet d’amour et/ou de connaissance? », *Essais sur le discours soviétique*, n° 3, pp. 103-124.
- , 1991 : « La langue du peuple », in F. Gadet (éd.) : *Ces langues que l’on dit simple*, LINX (Univ. de Paris-X), n° 25, 1991, pp. 121-140.
- SIMONATO Elena, 2008 : « The Social Phonology in the USSR in the 1920’s », *Studies in East European Thought*, n° 60, pp. 339-347.
- , 2013a : « La ‘langue littéraire’ chez Evgenij Polivanov n’est pas ce que vous croyez », in *Contributions suisses au XV^e congrès mondial des slavistes à Minsk, août 2013*, éd. E. Velmezova, Bern : Peter Lang, pp. 251-264.
- , 2013b : « Marxisme, phonétique et phonologie: Voloshinov, Jakovlev et Polivanov », in *Actes du 3^e cycle romand de lettres 2006-2007*, *Cahiers de l'ILSL*, n° 24, 2008, pp. 191-210.
- TRAXTENBERG Vasilij, 1908 : *Blatnaja muzyka. Slovar’ žargona tur’mj. Po materialam, sobrannym v peresyl’nyx tur’max* [‘La musique de la pègre. Le dictionnaire du jargon des prisons. D’après les matériaux recueillis dans les prisons’], Moskva : Izdanie Upravlenija Ugolovnogo rozyska.
- ŽIVOV Viktor, 2005 : « Jazyk i revolucija, Razmyšlenija nad staroj knigoj Seliščeva ‘Jazyk revoljucionnoj èpoxi’ i nad processami, kotorye Seliščev ne sumel opisat’ » [La langue et la révolution. Réflexions au sujet du vieux livre de Seliščev ‘La langue de l’èpoque révolutionnaire’ et au sujet des processus que celui-ci n’a pas su décrire], *Otečestvennye zapiski*, n° 2, pp. 175-200.
- <http://www.strana-oz.ru/2005/2/yazyk-i-revoljuciya-razmyshleniya-nad-staroy-knigoy-a-m-selishcheva>, consulté le 25.01.2014



Image 3 : Affiche de la Société léningradoise de l'Alliance entre la ville et la campagne, avec la citation de Lénine «Etablir le contact entre la ville et la campagne est une des tâches principales de la classe ouvrière au pouvoir». Boris Kustodiev, 1925⁷.

⁷ <http://my-ussr.ru/soviet-posters/prewar-period.html>, consulté le 24.01.2012.

Comment parlent les Pétersbourgeois

Irina IVANOVA
Université de Lausanne

Résumé :

Notre article est consacré au premier travail de dialectologie russe sur un dialecte urbain. Il s'agit du parler de Saint-Pétersbourg analysé par Vasilij Černyšev, un linguiste peu connu en Occident. Son travail permet de voir aussi bien les méthodes utilisées par dialectologues de l'époque que les débats menés entre les deux capitales pour être considérées comme le modèle de la langue littéraire.

Mots-clés : dialecte urbain, dialectes ruraux, dialectologie, langue vivante, orthoépie, Černyšev, Šaxmatov, Baudouin de Courtenay.

INTRODUCTION

Le petit article de Vasilij Černyšev (1867-1949) «Kak govorjat v Peterburge» [‘Comment parle-t-on à Saint-Pétersbourg’] demeure peu connu des spécialistes modernes en histoire des idées linguistiques. Cet article fut publié en 1913 dans une revue à tirage très limité *Golos i reč'* [‘Voix et parole’], puis il fut republié en 1970 dans les *Œuvres choisies* de Černyšev.

Si l'on place cet article dans le contexte général de l'histoire de la linguistique russe, on découvre qu'il fut un des premiers essais d'analyse d'un dialecte urbain. Il faut préciser que nous utilisons le mot «dialecte» non dans le sens terminologique moderne, mais selon la tradition de la linguistique russe de cette époque, qui l'utilisait pour désigner aussi bien un dialecte qu'un patois et un parler.

Avant d'exposer nos arguments pour étayer sa conception, il faut présenter l'auteur de cet article, Vasilij Černyšev, car son nom ne figure dans aucun manuel d'histoire des idées linguistiques ; il est, autrement dit, complètement tombé dans l'oubli.



Image 1. Vasilij Černyšev.

1. UN LINGUISTE AUTODIDACTE

L'héritage scientifique de Vasilij Černyšev qui fut linguiste et membre de l'Académie des Sciences de l'URSS comprend des œuvres très variées. Elles concernent la phonétique et la morphologie du russe, la lexicographie et la réforme de l'orthographe, la stylistique, la langue des écrivains et la didactique de la langue maternelle. De plus, Černyšev contribua beaucoup à la dialectologie russe. C'est la parole quotidienne, la langue vivante, le «mot vivant» qui fut toujours à la base de ses recherches en linguistique.

Černyšev n'avait pas reçu de formation universitaire et, quand il était académicien, il écrivait toujours sans ressentir la moindre gêne de n'avoir qu'une éducation élémentaire. En russe, pour ce type de gens, il existe un terme très positivement connoté : c'est un «samorodok» (en français scientifique, un autodidacte).

Vasilij Černyšev est issu d'un milieu de paysans, d'anciens serfs. Il est né en 1867 dans une famille d'artisans d'un village qui se trouve dans le district Jur'jev-Pol'skoj dans la région de Vladimir. En 1886, après avoir terminé une école pédagogique provinciale, il travailla comme enseignant dans différentes écoles de campagne et dans les écoles du district. C'est durant cette période de sa vie qu'il commença à chercher ses propres méthodes d'enseignement de la langue vivante et à fixer la parole des paysans. Ses recherches ont attiré l'attention de l'académicien Aleksej Šaxmatov (1864-1920) qui suivait de près les recherches des enseignants de campagne.

Ainsi, en 1896, Černyšev envoya son projet intitulé «Quelques propositions pour l'élaboration d'un dictionnaire académique» au Département de la langue et de littérature russes à l'Académie des sciences. Dans son projet, Černyšev analysa les premiers volumes du Dictionnaire du russe sous la direction de l'académicien Jakov Grot (1812-1893) et les compléta par de nombreux mots et explications prises dans les dialectes russes. Ce projet attira l'attention d'Alexej Šaxmatov et ce dernier invita le jeune enseignant venir à Saint-Pétersbourg. Grâce à Šaxmatov, Černyšev reçut un poste d'enseignant dans une école de Saint-Pétersbourg, où il enseigna entre 1898 et 1912. En 1912, Černyšev cessa son activité d'enseignant pour consacrer pleinement son temps aux recherches en linguistique.

Bien que Černyšev n'ait pas eu une formation universitaire, il était bien reçu par les célèbres philologues de l'époque qui formaient le cercle de Šaxmatov. Parmi eux, il faut mentionner le nom d'Ivan Baudouin de Courtenay (1845-1929) qui lui proposa son aide pour entrer à l'Université de Saint-Pétersbourg sans présenter un certificat d'école.



Image 2. Aleksej Šaxmatov¹.

Malheureusement, Černyšev ne put pas utiliser cette occasion à cause de problèmes financiers : il devait gagner sa vie. Toutefois, il apprit beaucoup auprès de Baudouin de Courtenay en suivant ses conférences et en discutant avec lui de ses travaux de recherches.

Cependant, c'est Pavel Simoni (1859-1939) – célèbre bibliographe, lexicologue et connaisseur de folklore slave – qui exerça la plus forte influence sur Černyšev et qui devint son maître de recherches aussi bien en linguistique qu'en folklore. Grâce à Simoni, Černyšev acquit une méthodologie de travail rigoureuse et une grande érudition philologique.

Toutefois, c'est Vladimir Dal' qui servit de modèle pour Černyšev et qui inspira ses études de la langue vivante. En effet, toute sa vie, Černyšev collecta les faits des dialectes ruraux et sociaux. Il rédigea plusieurs dictionnaires terminologiques des dialectes sociaux : «Liste des termes de la langue des couturiers», «Dictionnaire du tanneur russe», «Dictionnaire de la langue des marchands ambulants» [*'ofeni'*], «Terminologie des joueurs russes de cartes».

¹ [http://ru.wikipedia.org/wiki/Шахматов, Алексей Александрович](http://ru.wikipedia.org/wiki/Шахматов,_Алексей_Александрович), consulté le 22 février 2014.

Image 3. Pavel Simoni².

Poussé par son intérêt pour la langue vivante, Černyšev contribua beaucoup au développement de la lexicologie historique et de la lexicographie. Dans les années 1940, c'est lui qui dirigea la préparation et l'édition du Dictionnaire académique de la langue codifiée russe du 19^e et du 20^e siècles en 17 volumes. Malheureusement, ce travail fut interrompu par sa mort survenue en 1949.

Ainsi, c'est dans ce cercle de célèbres linguistes progressistes russes et dans l'activité scientifique pratique que se déroula la formation de Černyšev comme spécialiste en linguistique. Durant ce laps de temps entre les années 1900 et 1910, se formèrent ses principaux champs d'intérêt : la dialectologie, l'orthoépie, la réforme et l'histoire de l'orthographe russe, l'histoire de la grammaire russe, la lexicologie historique, la lexicographie et la stylistique. A cette liste il faut aussi ajouter son intérêt constant pour l'enseignement de la langue maternelle à l'école.

² http://www.rasl.ru/science/Simoni_PK.php, consulté le 22 février 2014.

2. DES DIALECTES RURAUX VERS UN DIALECTE URBAIN.

Le domaine de la dialectologie russe fut le premier champ d'intérêt de Černyšev dans lequel il commença son activité scientifique. En 1898, lorsqu'il vint à Saint-Pétersbourg, il s'occupa des dialectes sous la direction de Šaxmatov, et très vite, dès 1900, selon le compte rendu de son activité scientifique, l'Académie des sciences le chargea de préparer un nouveau «Programme de collecte des traits distinctifs des dialectes russes» (le premier programme avait été rédigé par le professeur A. Sobolevskij). De plus, l'Académie des sciences l'envoya étudier les dialectes autour de Moscou.

Depuis ce temps, Černyšev publia régulièrement des études dans la revue du Département de langue et de littérature russes de l'Académie des sciences et dans la revue *Živaja starina* ['Antiquité vivante'], bien qu'officiellement il ne fût pas membre de la Commission dialectologique de Moscou.

Dans le domaine de la dialectologie, Černyšev s'occupait plus particulièrement aussi bien des dialectes autour de Moscou que des régions de Vladimir, de Novgorod et de Pskov.

Ses premiers travaux en dialectologie montrent qu'il propageait activement les études *systemiques* des dialectes en critiquant l'analyse des exemples fragmentés et pris par hasard. Cela dit, il s'intéressait plus aux dialectes ordinaires, largement répandus sur le terrain, qu'aux phénomènes fort intéressants, mais uniques dans leur genre. De plus, au cours de ses observations et enquêtes, Černyšev ne questionnait pas uniquement les gens éduqués et cultivés comme les prêtres, les instituteurs, les propriétaires fonciers (ce qui était répandu chez les dialectologues de l'époque), mais il contactait directement les paysans pour observer leur parler dans des situations quotidiennes variées. Černyšev fit une petite remarque fort intéressante sur les conditions de travail d'un dialectologue de cette époque : il fallait faire beaucoup de kilomètres de marche, habiter dans des conditions sanitaires précaires, manger mal, accepter la présence de mouches, de punaises, de puces et de cafards...

Cependant, les articles dialectologiques de Černyšev ne contiennent ni conclusions théoriques, ni généralisations. C'était plutôt un matériau factuel bien décrit qui servait de base pour l'analyse postérieure faite par les membres de la commission dialectologique de Moscou quand ils préparaient la carte dialectologique de la Russie. Cette carte fut publiée en 1914. Černyšev lui-même souligna ce fait en indiquant qu'il se limitait à l'observation et à la fixation des phénomènes langagiers, car il ne possédait pas la formation universitaire nécessaire à leur analyse théorique et à leur généralisation.

3. LE PARLER DES PÉTERSBOURGEOIS

On peut supposer que c'est le travail de la collecte des faits dialectaux qui a attiré l'attention de Černyšev sur le parler de Saint-Pétersbourg. Son article «Kak govorjat v Peterburge» [‘Comment parle-t-on à Pétersbourg’], publié en 1913, présente plusieurs particularités. Notre analyse des travaux en dialectologie russe de 1896 à 1914 montre que dans ce laps de temps la plupart des linguistes et des ethnographes s'occupaient des études des dialectes dans le milieu rural. Ainsi, le petit article de Černyšev, d'une part, occupe une place particulière dans la dialectologie de son époque, et, d'autre part, s'inscrit dans la tradition des études des dialectes ruraux.

On peut aussi voir que l'article de Černyšev est relié aux travaux de son époque par la méthode de description et par le fait que l'attention du linguiste va vers la prononciation, c'est-à-dire vers les spécificités phonétiques du parler de Saint-Pétersbourg. En revanche, ce qui distingue cet article, c'est le fait que Černyšev se soit intéressé à la formation d'un dialecte urbain et ait montré son caractère mixte.

Au début de son travail, Černyšev formule sa tâche comme une simple constatation des différences entre la prononciation des Pétersbourgeois éduqués et la langue littéraire de Moscou. Par cela, dès le début, Černyšev montre que pour lui existe un étalon de base, une «norme» présentée par la langue littéraire de Moscou, dont l'auteur est un défenseur actif.

La composition de l'article de Černyšev reflète bien la tradition des travaux en dialectologie de son époque, en commençant par la statistique et par la description de la population de Saint-Pétersbourg. Tout d'abord, Černyšev définit les étapes du peuplement de la ville et met en avant sa spécificité qui est l'*instabilité*. Ce trait, selon Černyšev, détermine l'impossibilité de garder un type de langue bien défini. De plus, à Saint-Pétersbourg, il a y un pourcentage significatif de population non russophone (selon le recensement de 1869 : 15%), tandis qu'à Moscou ce pourcentage est deux fois inférieur.

Puis, en analysant l'histoire du peuplement de Saint-Pétersbourg, Černyšev met en évidence les facteurs négatifs qui influencent le parler de la capitale du Nord. Bien qu'à la base du parler de Saint-Pétersbourg se trouve le dialecte de Moscou, car la cour de Pierre le Grand et la masse des nobles, des marchands et des artisans avaient déménagé de Moscou à Saint-Pétersbourg, mais en même temps, des milliers de paysans avaient été envoyés à Saint-Pétersbourg des différentes régions de Russie. Souvent, c'était des paysans venus du nord de la Russie où étaient répandus les dialectes avec une prononciation claire de la voyelle [o] en position non accentuée (dialectes en o). Cela les distinguait des Moscovites qui prononçaient la voyelle *A* dans la même position non accentuée (notre exemple : *domA* «les maisons»). Les dialectes en [o] prononcent ce mot comme [domA], tandis que les dialectes en *A* le prononcent comme

[damA]). Vers la fin de la vie de Pierre le Grand, Saint-Pétersbourg comptait 70'000 habitants et cette masse était très hétérogène.

Dans les années suivant la mort de Pierre le Grand, la population de Saint-Pétersbourg augmenta à cause du flux des vagabonds, des enfants illégitimes et des gens qui s'appelaient eux-mêmes des «Polonais» [ˈpɔljakiˈ]. De plus, la haute société de Saint-Pétersbourg utilisait le français et pour cette raison, la plupart des nobles éprouvaient des difficultés pour parler en russe. Černyšev pense que c'est une raison importante pour laquelle le parler pétersbourgeois ne possède pas une base linguistique solide et se trouve constamment sous l'influence de conditions peu favorables et très variées.

Enfin, Černyšev écrit :

Depuis longtemps, les intellectuels de Saint-Pétersbourg ont perdu le flair de la langue russe pure et utilisent beaucoup de mots, de formes et d'expressions qui n'appartiennent pas à la langue littéraire et qui sont plutôt des provincialismes, des mauvaises traductions et des fautes. Le pire est que le parler pétersbourgeois ne se souvient pas son passé. (Černyšev, 1970, 2, p. 340)

Ainsi, on peut voir que Černyšev définit la langue de Saint-Pétersbourg en procédant par la négative : c'est-à-dire, comme une langue qui ne possède ni intégrité, ni clarté.

On voit ici les dessous de cette opinion de Černyšev – c'est la rivalité entre les deux capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg, qui se disputent pour être considérées comme le modèle de la langue littéraire russe. Dans ses arguments en faveur du dialecte moscovite, Černyšev insiste sur le fait qu'aucun scientifique ne considère le parler de Saint-Pétersbourg comme une langue exemplaire ; aucun scientifique n'arrive à la définir. Ces arguments mettent en évidence le principe linguistique de Černyšev, selon lequel :

C'est strictement *un seul dialecte* considéré comme exemplaire du point de vue historique, ainsi que clairement défini de façon théorique et pratique, qui doit se trouver à la base de la langue littéraire vivante. (Černyšev, 1970, 2, p. 340)

Quels sont, donc, les traits du parler des Pétersbourgeois éduqués qualifiés par Černyšev comme des «écarts» par rapport à la langue littéraire?

On peut les organiser de façon générale en trois groupes :

- les spécificités en prononciation ;
- les spécificités en grammaire ;
- l'usage de mots spécifiques.

Nous allons présenter le premier groupe de traits distinctifs sous la forme d'un tableau.

Dans la prononciation des voyelles, Černyšev analyse le phénomène de la réduction et indique que dans la façon de les prononcer les Pétersbourgeois se distinguent clairement des Moscovites. Dans la première position non accentuée avant la syllabe avec l'accent, les Pétersbourgeois prononcent les voyelles [a] et [o] comme un son

intermédiaire entre [a] et [o], tandis que les Moscovites prononcent un [a] très clair (ex. 1 du tableau). Quant à la prononciation des voyelles [e] et [ia], correspondant à la lettre russe я dans cette position, les Pétersbourgeois utilisent un son intermédiaire entre [i] et [e], tandis que les Moscovites prononcent nettement un [i] (ex. 2).

	Mots	Saint-Pétersbourg	Moscou
1.	<i>somÁ</i> («silure» au Gen.) <i>samÁ</i> («moi-même» au Fem.) <i>nogÓj</i> («pied» à l'Instr.) <i>nagÓj</i> («nu»)	[sΛ°mÁ] [sΛmÁ] [nΛ°gÓj] [nΛgÓj]	[sΛmÁ] [sΛmÁ] [nΛgÓj] [nΛgÓj]
2.	<i>piatŃ</i> («tache») <i>vedÚ</i> («je conduis »)	[pĩ°tnŃ] [vi°dÚ]	[pĩtnŃ] [vidÚ]
3.	<i>znÁjet</i> («il connaît ») <i>plÁčet</i> («il pleure ») <i>pÓlden'</i> («midi »)	[znÁet] [plÁčet] [pÓlden']	[znÁit] [plÁčit] [pÓldin']
4.	<i>gOlub'</i> («pigeon») <i>krov'</i> («sang») <i>ljubOv'</i> («amour»)	[gÓlup] [krÓf] [ljubÓf]	[gÓlup'] [krÓf] [ljubÓf']
5.	<i>nasUšč'nyj</i> («substanciel ») <i>iz'Áščnyj</i> («élégant »)	[nasÚšnyj] [iz'Ášnyj]	[nasÚšč'nyj] [iz'Ášč'nyj]
6.	<i>čto</i> <i>čtoby</i> <i>konečno</i>	[čtŃ] [čtŃby] [kan'Ečna°]	[štŃŃ] [štŃby] [kan'Ešna]
7.	<i>prAzdnik</i> («fête ») <i>pOstnyj</i> («maigre »)	[prAzdnik] [pOstnyj]	[prAznik] [pOsnyj]
8.	<i>strOgij</i> («sévère ») <i>krEpkij</i> («solide ») <i>tIxij</i> («calme »)	[strOg'ij] [kr'Epk'ij] [t'Ix'ij]	[strOgvj] [kr'Epkvj] [t'Ixvj]

Dans la position après l'accent, à Saint-Petersbourg on entend un [e] très clair, tandis que les Moscovites remplacent la voyelle [e] par un [i] très clair (ex. 3).

Černyšev voit dans la prononciation pétersbourgeoise une influence aussi bien de l'orthographe que des dialectes du Nord en [o], dans lesquels on garde le [e] et les autres voyelles non accentuées dans la position après accent. Il souligne aussi que cette façon de prononcer les voyelles réduites permet de bien distinguer un Moscovite d'un Pétersbourgeois.

Dans le domaine des consonnes, Černyšev indique tout d'abord la prononciation dure des labiales [p] et [f] à la fin des mots (ex. 4). Il explique ce durcissement des labiales aussi par l'influence des dialectes du Nord. Cependant, au début du XX^e siècle, ce type de prononciation devient moins fréquent, car il est remplacé par une prononciation molle comme l'exige la langue littéraire codifiée.

Une autre spécificité du parler pétersbourgeois est la prononciation du groupe des consonnes – šč'n- (avec une mouillure) comme – šn- (ex. 5). Černyšev explique aussi ce phénomène par l'influence des dialectes du Nord.

En même temps, il souligne que dans certains cas la prononciation pétersbourgeoise imite l'écriture. Autrement dit, les Pétersbourgeois prononcent les mots comme *ils sont écrits* selon les règles orthographiques, en ignorant les règles de l'orthoépie. Comme exemples, il donne la prononciation de la consonne [č] dans les mots *čto* ['quoi'], *konečno* ['bien sûr'] (au lieu du [š] — ex. 6), la prononciation claire des consonnes [d] et [t] dans les groupes *zdn-*, *-stn-* (ex. 7) et la prononciation molle des terminaisons des adjectifs en *-gij*, *-kij*, *-xij* (ex. 8 : il considère que cette prononciation molle est empruntée au slavon).

Il est important de noter que dans son étude de la prononciation, Černyšev utilise non seulement des expressions orales, mais aussi des textes écrits, particulièrement la poésie. En comparant les rimes, il tire une conclusion sur les habitudes de prononciation propres à telle ou telle époque concrète. On voit que cette façon d'utiliser la poésie était répandue chez les linguistes du XIX^e siècle, car on trouve ce genre de travail chez A. Sobolevskij (1857-1929) et chez Evgenij Budde (1859-1929).

Le deuxième groupe des spécificités pétersbourgeoises est composé par les phénomènes grammaticaux. Parmi eux, Černyšev indique un usage particulier du gérondif avec un verbe auxiliaire pour exprimer le passé, c'est-à-dire pour remplacer un verbe au passé :

Ja ne pošel k vam potomu, čto byl ustavši.

[Je ne suis pas venu chez vous, car j'étais fatigué.]

Bien que cette construction existât en vieux slavon, dans la langue moderne elle est sortie de l'usage. Cependant, à Saint-Pétersbourg, on peut la trouver non seulement à l'oral, mais aussi dans la presse écrite.

Dans le troisième groupe des spécificités, Černyšev analyse les particularités du lexique. Il indique l'emploi par les Pétersbourgeois du verbe *myt'sja* [litt. se laver] au lieu de *umyvav'sja* [litt. se laver le visage] :

*Deti utrom vstajut, **mojuts'a** i idut zavtrakat'.*

[Le matin, les enfants se lèvent, se lavent et prennent le petit déjeuner.]

Il remarque aussi que les Pétersbourgeoises confondent les verbes *odet'* ['habiller quelqu'un'] et *nadet'* ['s'habiller, se mettre un vêtement']. Au lieu de dire *nadet' pal'to* ['se mettre un manteau'], on peut entendre, même voir imprimé *odet' pal'to*. A Saint-Pétersbourg, Černyšev remarque aussi l'usage actif du verbe *vygladet'* dans le sens «avoir l'air», ce qu'il considère comme un germanisme.

A la fin de son article Černyšev arrive à la conclusion qu'à Saint-Pétersbourg le langage vivant russe est corrompu même par des gens éduqués. Ainsi, il manifeste une fois de plus son attachement aux normes du langage de Moscou.

Nous pensons que ce petit article de Černyšev présente un intérêt particulier, car il met en évidence aussi bien les méthodes utilisées dans la dialectologie de l'époque que les débats sur les normes de la langue littéraire. Černyšev fait la première tentative pour fixer le parler de Saint-Pétersbourg et cherche à lui donner une explication, tout en s'appuyant sur l'histoire de sa formation.

Il est difficile de préciser, quelle influence a eue cet article sur la dialectologie russe. Cependant, Černyšev lui-même continua à étudier les parlers urbains et en 1947 a préparé un grand article sur le dialecte de Moscou. Malheureusement, ce travail n'a été publié qu'en 1970, après la mort de son auteur.

Ainsi, on peut conclure que ce sont trois facteurs qui ont déterminé l'intérêt des linguistes russes pour le dialecte urbain : les débats entre les deux capitales sur les normes du russe littéraire, le développement de la dialectologie russe et le choix de la langue parlée comme objet principal de la linguistique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ČERNYŠEV Vasilij, 1913 [1970]: «Kak govorjat v Peterburge» [‘Comment parle-t-on à Pétersbourg’], *Golos i reč* [‘Voix et parole’], N°1, pp. 11-14, N°2, pp. 5-8.
- , 1898: «Spisok slov portnovskogo jazyka» [‘Liste des termes de la langue des couturiers’], *Izvestija ORJAS*, vol. III, cah. 1.
- , 1901: «Otčet o naučnoj dejatel’nosti za 1900 god. [‘Compte rendu de l’activité scientifique pour 1900’], in *Otčet o dejatel’nosti Otdelenija ruskogo jazyka i slovesnosti Akademii nauk za 1900 god*, Sankt-Peterburg.
- , 1900: *Programma dlja sobiranija osobennostej velikoruskix govorov* [‘Programme de collecte des particularités des dialectes de la Grande Russie’], *Sbornik ORJAS*, vol. 68, N°1.
- , 1928: «Terminologia ruskix kartežnikov i ejo proisxoždenie» [‘Terminologie des joueurs russes de cartes’], *Russkaja reč*, vol. 2, Leningrad.
- , 1933: *Slovar’ ofenskogo jazyka* [‘Dictionnaire de la langue des marchands ambulants (*ofenies*)’], manuscrit.
- , 1936: *Slovar’ ruskogo koževnika* [‘Dictionnaire du tanneur russe’], manuscrit.
- , 1970: *Izbrannyje trudy* [‘Travaux choisis’], 2 volumes, Moskva: «Prosveščenie».

VLADIMIR VIKTOROVIČ KOLESOV

(à l'occasion de ses 80 ans)

La vie et la carrière scientifique et pédagogique de Vladimir Viktorovič Kolesov sont indissolublement liées avec l'Université de Saint-Pétersbourg. Il y enseigne et publia plus de 600 travaux. Son champs d'intérêts scientifiques est très vaste et varié : il s'intéressa à l'histoire de l'accentuation russe, à la dialectologie historique, aux problèmes actuels de culture langagière, et à la relation langue/mentalité. Comme les titres de ses monographies nous l'indiquent, il se consacra aussi bien à des problèmes traditionnels de rassistique historique, comme dans ses ouvrages *Istoričeskaja fonetika russkogo jazyka* ['Phonétique historique du russe'] (1980), *Drevnerusskij literaturnyj jazyk* ['Le vieux-russe littéraire'] (1989), qu'à des questions sujettes à discussion qui n'ont pas encore trouvé de réponse définitive dans la linguistique, à savoir *Slovo i delo* ['Les mots et les choses'] (2001), *Russkaja mental'nost' v jazyke i tekste* ['La mentalité russe dans la langue et dans le texte'] (2006), *Realism i nominalizm v russkoj filosofii jazyka* ['Réalisme et nominalisme dans la philosophie du langage en Russie'] (2007). Il s'est fait connaître comme chercheur original et sérieux.

Depuis un certain temps, Kolesov se consacre à la perception du Mot russe dans la tradition philosophique et spirituelle russe, ainsi dans *Filosofija russkogo slova* ['La philosophie du mot russe'] (2002).

Ses étudiants connaissent Vladimir Kolesov comme un brillant lecteur, comme directeur d'un grand nombre de thèses de doctorat, de cours et de séminaires. Dès 2010, il a introduit à la faculté des lettres de l'Université le programme de Master intitulé «La linguistique mentale» qui se focalise sur le côté cognitif de la langue russe en se fondant sur un vaste matériau langagier historique et synchronique. Plusieurs générations d'étudiants utilisent ses manuels de cours *Vvedenie v istoričeskiju fonologiju* ['Introduction à la phonologie historique'] (1972-1983), *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka* ['Grammaire historique du russe'] (2009), *Istorija russkogo jazyka* ['Histoire de la langue russe'] (2010) et d'autres encore.

En plus ses recherches linguistiques à proprement parler, V. Kolesov a toujours prêté une grande attention à la vulgarisation scientifique. Certains de ses livres visent également un large spectre de lecteurs non linguistes : *Istorija russkogo jazyka v rasskazax* ['Histoire de

la langue russe en récits'] (1976), *Kul'tura reči – kul'tura povedenija* ['Culture de la parole et culture du comportement'] (1986).

Nous traduisons ici un chapitre de sa monographie *Jazyk goroda* ['La langue de la ville'], parue en 1991^a.

^a Traduit depuis l'édition de 2009, pp. 19-23.

LA HAUTE SOCIÉTÉ

Saint-Pétersbourg est la ville aristocratique par excellence...
N.N. Šelgunov

Oui, comme le soulignait V.G. Belinskij, «à Saint-Pétersbourg, la haute société, plus qu'ailleurs, est une véritable *terra incognita* pour tous ceux qui n'y ont pas droit de cité ; c'est une ville dans la ville, un Etat dans l'Etat». La séparation volontaire de la haute société par rapport au reste de la population amena aussi des différences dans la langue, entretint certaines normes rigides et fermées. Au seuil du XIX^e siècle, c'était l'allemand qui dominait à la Cour du tsar, alors que le russe était totalement ignoré, à moins que l'on voulût devenir célèbre comme écrivain. Les contemporains percevaient Catherine II comme une dame «désirant apprendre le russe à la perfection (ce qu'elle avait presque réussi)» — quel drôle de compliment ! Les écrits de l'impératrice laissent voir qu'elle avait appris le russe à travers les expressions idiomatiques qu'elle entremêlait de gallicismes et de germanismes, alors qu'elle ne prêtait aucune attention aux particularités du russe.

Au contraire, les représentants de la haute société préfèrent le français dès l'époque pétroviennne. Le critique N.K. Mixajlovskij affirmait qu'en même temps ils «[étaient] fiers de manifester leur dédain pour l'allemand, qu'en vérité ils ne maîtris[ai]ent pas». En décrivant les salons pétersbourgeois du XIX^e siècle, Léon Tolstoï ne pouvait pas passer sous silence certaines particularités de la haute société pétersbourgeoise. On était avant tout attirés par les Françaises. Dostoïevski écrivait : «J'appelle 'filles-oui' les jeunes filles qui, jusqu'à presque trente ans, répondent uniquement par un 'oui' ou par un 'non'». A.V. Nikitenko, un fin connaisseur des us et coutumes de la haute société, écrivait dans ses carnets :

Les créatures peuplant la «haute société» sont de véritables automates. On dirait qu'ils n'ont pas d'âme. Ils vivent, pensent et sentent sans interroger ni leur cœur, ni leur esprit, ni leur devoir, ni leur être d'homme. Leur vie toute entière rentre dans le cadre des bonnes manières acceptées par la société. Leur règle principale consiste à ne pas être ridicule. Or ne pas être ridicule consiste à devenir esclaves de la mode dans leur façon de parler, leurs propos, leurs actions tout comme dans leurs façons de s'habiller... et surtout c'est la langue française, tout le temps. Mais tous ces mots cachent des passions des plus rustres.

Apparemment, l'attrait du français s'expliquait par la relative facilité de cette langue et par le nombre élevé d'expressions-modèles à l'aide desquelles on pouvait librement mener une conversation de haute société sans trop réfléchir.

Il faut remarquer qu'à l'époque presque toutes les classes de la société étaient pour ainsi dire bilingues. Ainsi, le clergé maîtrisait aussi bien le russe sous ses formes les plus rustres (à savoir les dialectes locaux) que le slavon d'église, sa langue professionnelle. Pour parler de choses concrètes ou de choses abstraites et élevées, on utilisait tantôt l'un, tantôt l'autre idiome. On disait d'un côté, *storonnik* ['adepte'], *golova* ['tête'], *vožak* ['chef'], *bor'ba* ['combat'], *dobro* ['le bien'], et de l'autre — *strannik* ['voyageur'], *glava* ['tête, litt.'], *vožd'* ['chef militaire'], *borenie* ['lutte'], etc. On pourrait poursuivre ces séries de mots à l'infini, elles sont sans fin. Le bilinguisme des classes privilégiées a lui aussi une explication. Le français et l'allemand avaient été aussi des langues «professionnelles», elles ajoutaient aux discussions un élément de style élevé (tout comme le faisaient les slavonismes dans la langue du clergé, et plus tard celle de l'intelligentsia issue des différentes classes sociales). Ce bilinguisme se manifestait par exemple quand on parlait à Dieu : «En quelle langue ces Russes prient-ils ? – demande un billetiste de la revue *L'abeille du Nord* en évoquant la passion pour le français. – En français !»

La réaction des «chichkovistes» [adeptes de Chichkov, E.S.] qui s'opposaient au mélange des mots slaves et français s'explique par le désir de délimiter ces deux formes du style élevé ; toutefois la ressemblance de leurs fonctions admettait qu'on les utilisât indifféremment. Chez les écrivains qui maîtrisaient bien les deux langues, transperce clairement l'interpénétration des significations, qui conduisait à l'enrichissement de la langue littéraire. Et cela est aussi vrai non seulement pour N.V. Karamzine et ses successeurs. F.I. Tioutchev, qui fréquentait assidûment le théâtre français et allemand, dédaignait le théâtre russe ; l'allemand et le français ont toujours eu dans sa vie une signification essentielle. Cependant, ses poésies abondent en slavonismes élevés, enrichis de nuances de sens et d'images venant des mots français. Les contraires s'attirent, et surtout dans la langue.

Les caractéristiques opposées propres aux slavonismes et aux gallicismes se rejoignent dans leur opposition à la langue russe, sans la maîtrise de laquelle même un Russe noble ne pouvait vivre, ne serait-ce que pour parler à ses serfs. En se rappelant les sœurs Rosset-Smirnova connues au début du siècle passé, un de leurs contemporains souligne : «Elles parlaient plus volontiers en français ; elles parlaient mal le russe, comme toutes nos nobles dames âgées de l'époque, elles y ajoutaient constamment des gallicismes et des mots français à la Madame Kurdjukova (personnage d'un célèbre poème satirique d'I.P. Mjatlev)». On cite comme exemple le récit des obsèques pompeuses d'une actrice française à Saint-Pétersbourg.

Vse delo s togo i **začalos**'... čto my podpisali odnu bumagu i s **ěvtoj** bumagi vse i pošlo.

['C'est ainsi que tout a commencé... nous avons signé un document et c'est de là que tout est parti']

Vse že ona byla tol'ko akterka, i **taperiča** voz'mite... umri xot' by ja, *on dira seulement* : «umerla gostepriimnaja dvorjanka».

['Elle n'était rien qu'une actrice, et maintenant regardez... si je venais à décéder, *on dira seulement* : «voilà une noble généreuse qui est décédée»]

On appelait ce parler le «jargon de la haute société» : on y trouve aussi bien *ixnyja*, *ixnomu* que *byla pokryvšis*^b ; enfin *nadobno* ['il faut que'] et *čtoby* ['pour que'] sont de véritables gallicismes.

D'ailleurs, la langue métaphorique de la société de la capitale du XVIII^e siècle était un «gallicisme» en soi. Les jeunes aristocrates de ce siècle poudré disaient «le miroir de l'âme», «un humble travailleur», «l'acier mortel», «les portes du cerveau», etc., pour parler respectivement des yeux, d'un cordonnier, d'un sabre et du nez. Leur langue est cryptée à dessein. Ils se distancient volontairement de leur langue maternelle. En règle générale, les métaphores sont liées au caractère métaphorique d'une langue, généralement la langue maternelle ; une fois traduites, elles deviennent des symboles inaccessibles aux non initiés. Et néanmoins, les expressions *vodit' za nos* ['mener par le bout du nez'], *imet' zub* ['avoir une dent contre qn'], *rabotal kak vol* ['il travailla comme un bœuf'], *na pervyj vzgljad* ['au premier coup d'œil'], *na kraju propasti* ['au bord du précipice'], *vopros žizni i smerti* ['une question de vie et de mort'], *zadnjaja mysl'* ['une arrière-pensée'], etc., malgré leur origine française, restent chez nous des idiomes. Les tournures lexicales dans ces métaphores se sont superposées aux significations métaphoriques des mots russes correspondants.

La combinaison d'expressions de la langue parlée, souvent dialectales, avec des gallicismes, d'une part, et les insertions de phrases françaises, de l'autre, ont été peu productives pour l'évolution de la langue russe. Elles ne peuvent s'accorder ni sémantiquement, ni par leur forme. Il fallait commencer par le plus simple : parler russe non seulement aux serviteurs, non de temps à autre, mais constamment. Et voilà que déjà dans les années 1820, aux soirées poétiques chez A.A. Del'vig, «on parlait russe, et non français, comme c'était la coutume à l'époque. L'élaboration de notre langue doit beaucoup à ces soirées littéraires», quoique, d'après les souvenirs du neveu de ce poète, cela attisait les soupçons de la part de la police secrète. A travers la prose de N.V. Karamzine, et ensuite à travers

^b Kolesov analyse ici le mélange de formes archaïques comme *ixnyja* ['leur'], *ixnomu* ['à leur'], que *byla pokryvšis* ['litt elle était couverte de...'] avec les gallicismes.

les œuvres d'A.S. Pouchkine, le russe eut droit de cité tant dans la vie que dans la «société».

Si un écrivain «écrivait comme on parle, comme comprennent les dames», c'était certes un grand succès, en fin de compte, c'était les mères de famille qui dictaient alors «la mode langagière», ne serait-ce que parce qu'elles déterminaient dans la vie de leur maison le degré et la quantité des emprunts ainsi que l'emploi de certains mots slaves, qui ensuite étaient repris par les autres. De nombreux exemples en attestent.

Ainsi, en essayant de saisir la différence entre les mots *coquette* et *prude*, A.S. Pouchkine remarquait :

Le mot *koketka* est russifié, alors que le mot *prude* n'a pas été traduit et n'est pas encore entré dans l'usage. Ce mot désignait une femme trop à cheval sur les idées qu'elle se faisait de l'honneur (des femmes), une sainte-nitouche. Une telle attitude présuppose une imagination viciée, tellement détestable chez une femme, jeune de surcroît... En tout cas, être prude, c'est soit ridicule, soit insupportable.

Son camarade F.F. Vigel' éprouvait des difficultés à traduire ce mot :

Pour conserver leur réputation, les femmes se devaient d'être *prudes*, ce que je ne peux mieux traduire que par le mot *minauderie*. Pouchkine est plus précis dans la définition des sens, puisque le mot français signifie «inaccessibilité» (dans leur vertu de façade), alors que l'adjectif signifiait exactement «sainte-nitouche».

Mais la haute société ne se caractérise-t-elle pas par son système de préférences envers les nuances fines de conduite féminine, des nuances inexprimables avec des mots russes ?

Le parler des hommes est peu différent sous ce rapport. Dans les *Mémoires* de P.A. Valuev, par exemple, de nombreux mots russes reçoivent des nuances de sens imprécises, il y a abondance de gallicismes et d'expressions françaises. En relisant ce genre de textes, on comprend que jusqu'aux années 1880, chez les gens de ce milieu, la pensée française était bien dissimulée sous des formes mal cousues.

Sous le poids des éléments étrangers, les mots russes changent de signification, les expressions traditionnelles changent de sens. Sous l'influence des mots français, l'adjectif *obydennyj* ['habituel'] ('jour après jour', c'est-à-dire, d'un jour) commençait à être compris différemment comme «sagesse quotidienne». Chez A.I. Herzen, on trouve *obydennaja ili tak nazyvaemaja obščestvennaja žizn'* ['vie quotidienne ou qu'on appelle sociale'], chez N.V. Šelgunov, il ne s'agit plus de la vie quotidienne ['*každodnevnaja*'], mais de la vie habituelle ['*privyčnaja*']. A l'heure actuelle, c'est la prononciation qui a changé : *obydennyj* et *obydennyj*. Le mot s'est décomposé en trois, dont chacun a son propre synonyme : pour *obydennyj*, c'est le mot *odnodnevnyj*, pour *obydennyj* — *obixodnyj*, *obydennyj* — *ordinarnyj*. Ainsi cesse d'exister le mot russe qui était à

l'origine de l'introduction dans notre langue d'un contenu étranger. Or c'est tant que vit la racine d'un mot que peuvent se produire des changements de sens, y compris lors d'un emprunt.

La noblesse russe s'est donnée pour mission de transposer la «culture» occidentale sur le sol russe, en repensant avant tout toute la masse de concepts, de termes, de définitions que l'Europe avait accumulés. Tout n'est pas entré dans la langue russe, mais l'essentiel a été réalisé : les contacts incessants de la noblesse russe avec la civilisation occidentale ont servi de base pour transformer cette richesse verbale en des formes nouvelles de la langue russe littéraire. P.D. Boborykin concluait à ce propos :

J'ai employé le mot *barine*. Je sais qu'il est sur le point de devenir une injure. Mais laissons de côté toutes les idées reçues ; elles doivent céder la place à la vérité, à la définition des caractéristiques typiques. Au contraire de ce que pensent certains de nos lecteurs, cette couche de la société n'a pas uniquement vécu d'intérêts et de passions prédateurs et primitifs. Elle était l'unique couche sociale à véhiculer l'instruction jusqu'au milieu de notre siècle.

Traduit du russe par Elena Simonato, Sébastien Moret

Sommaire

E. Simonato :	<i>Présentation. Les racines et les ailes de la linguistique urbaine en URSS.</i>	1
VI. Reznik :	<i>Linguistics of the low depths.....</i>	7
E. Simonato :	<i>Les villes secrètes de Polivanov.....</i>	23
V. Rjéoutski :	<i>Le français des scientifiques en URSS... ..</i>	37
I. Thomières :	<i>La ville, quand tu nous parles!.....</i>	49
E. Simonato :	<i>Le jargon de la révolution russe.....</i>	61
N. Bichurina :	<i>La révolution, la langue et la linguistique</i>	79
I. Ivanova :	<i>Comment parlent les Pétersbourgeois... ..</i>	93
M. Schönenberger :	<i>Les usages oraux urbains dans la sociolinguistique fonctionnelle soviétique et postsoviétique</i>	104
V. Kolesov :	<i>La haute société.....</i>	119
	<i>Sommaire.....</i>	127

